

SIMONE DE BEAUVOIR ET L'AMERIQUE

A Thesis

Presented to
the Committee on Graduate Studies
University of Manitoba

In Partial Fulfillment
of the Requirements for the Degree
Master of Arts

by
Margareth Molodoshanin
August 1968



TABLE DES MATIERES

	Page
Introduction	I
Chapitre 1. L'Initiation à l'Amérique	1
Chapitre 11. La Confrontation	22
Chapitre 111. Le Bouc émissaire	46
Conclusion	57
Bibliographie	69

INTRODUCTION

Depuis la découverte du Nouveau Monde, les Français ont toujours témoigné d'un vif intérêt pour le continent nord-américain. Les explorateurs et les missionnaires d'abord, les militaires et les voyageurs ensuite ont parcouru le continent et ont écrit une série d'ouvrages qui, d'une façon continue, n'ont cessé de célébrer l'Amérique et d'exploiter l'exotisme.¹ Pourtant, malgré tant d'ouvrages consacrés à l'Amérique, malgré les études de Tocqueville² et de Bryce³ et une solide enquête que Paul Bourget consacra aux Etats-Unis,⁴ l'Amérique, jusqu'à la première guerre mondiale, tout en suscitant l'intérêt grâce à son régime politique, son immense étendue et le caractère particulier de sa civilisation, restait un pays exotique, mais lointain, séparé de l'Europe par un espace difficilement franchissable, un rêve d'adolescent, un mythe légendaire plutôt qu'une réalité concrète.

¹ Voir les trois volumes de Gilbert Chinard, L'Amérique et le rêve exotique (Paris: Librairie Droz, 1934); voir aussi Pierre Jourda, L'Exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand (Paris: Presses Universitaires de France, 1956), t. II, ch. 7.

² Alexis de Tocqueville, Democracy in America (London: Saunders & Otley, 1838).

³ James Bryce, The American Commonwealth (New York: The Macmillan Co., 1915).

⁴ Estimant que, malgré des travaux de Tocqueville et de Bryce, le livre qui résume la société américaine restait à écrire, Paul Bourget visita les Etats-Unis en 1893 et publia un journal de route, en deux volumes, intitulé Outre-Mer, où il essayait de dégager les traits essentiels de la civilisation américaine.

La première guerre mondiale effectua un changement dans les rapports entre la France et les Etats-Unis. Le prestige de l'Amérique augmenta dû à sa participation à la guerre. La France prit conscience aussi de sa technique, de son industrie, de son organisation. L'Amérique commença à exercer une certaine influence sur les esprits français à travers ses films, son architecture, sa musique, sa littérature.

Entre les deux guerres mondiales, les contacts directs avec le continent nord-américain devinrent de plus en plus fréquents. Plusieurs écrivains français redécouvrirent l'Amérique: Jules Romains, André Maurois, Paul Claudel, Paul Morand, et tant d'autres encore, traversèrent l'océan pour se familiariser avec la civilisation américaine. Ils racontaient leurs impressions, ils portaient leurs jugements sur les divers aspects de la société d'outre-mer.

Née en 1908, Simone de Beauvoir vécut son adolescence et sa jeunesse entre les deux guerres. Elle ne pouvait pas échapper à l'attrait que l'Amérique exerçait sur ses aînés et ses contemporains.⁴

La deuxième guerre mondiale resserra les liens entre la France et l'Amérique. Pendant quatre années de l'occupation, l'engagement de l'Amérique, dont les soldats combattaient les Allemands,

⁴Sur ce point, elle nous donne des indications précieuses dans les trois volumes de ses mémoires.

et l'espoir de la libération par les alliés contribua à soutenir l'intérêt que les Français portaient aux Etats-Unis.

La guerre terminée, les intellectuels français se précipitèrent pour traverser l'océan. Les amis de Simone de Beauvoir, Jean-Paul Sartre et Jacques-Laurent Bost, s'arrangèrent immédiatement pour être envoyés comme reporters aux Etats-Unis car, au dire de Claude Roy: "On pense l'Amérique. On en écrit. On en déduit les lois, les règles, les principes. Mais c'est toujours à refaire."⁵

Il est évident que Simone de Beauvoir, si avide de connaître l'Amérique⁶ et de découvrir "les visages nouveaux du monde",⁷ ne pouvait pas rester hors de l'entreprise. Grâce à Philippe Soupault, qui l'avait fait inviter par quelques universités américaines, elle partit pour les Etats-Unis en janvier 1947.

Simone de Beauvoir nous raconte dans ses mémoires qu'elle ne préméditait pas d'écrire un livre sur l'Amérique, mais qu'elle voulait seulement voir le pays. Cependant, après un séjour de quatre mois aux Etats-Unis, elle découvrit qu'"il y avait une énorme

⁵ Claude Roy, Clefs pour l'Amérique (Paris: Gallimard, 1949), p. 13.

⁶ "L'Amérique brillait à l'horizon avec plus d'éclat que tout autre pays, mais nous n'espérions guère avoir jamais les moyens d'y mettre les pieds," écrit-elle. La Force de l'Age (Paris: Gallimard, Edition du Livre de Poche, 1960), p. 377.

⁷ La Force des Choses (Paris: Gallimard, 1963), p. 37.

différence entre l'idée que je me faisais de l'Amérique et sa vérité: ce décalage m'a incitée à raconter mes découvertes."⁸ Elle les raconta dans L'Amérique au jour le jour.⁹

On a jugé le livre hostile à l'Amérique, croyant qu'il résumait l'attitude de Mme de Beauvoir envers les Etats-Unis. Cependant, si on soumet l'oeuvre de Simone de Beauvoir à un examen méthodique, on constate que son attitude vis-à-vis l'Amérique change perceptiblement au cours des années et que L'Amérique au jour le jour ne résume qu'une étape dans l'évolution de la pensée de l'auteur. On constate, également, que l'Amérique s'insinue dans plusieurs de ses écrits.

Dans Tous les hommes sont mortels,¹⁰ Simone de Beauvoir rend hommage au passé du continent. Tosca, pendant de longues années, rêve (comme Simone elle-même) à un voyage en Amérique. Puis, il prend le bateau qui l'emporte vers le nouveau monde, où il parcourt le Canada, l'Amérique du Sud et le delta du Mississippi. Le sang des autres¹¹ ne contient que de brèves allusions à l'Amérique, telle la description de l'exode de Paris, où les charrettes arrêtées contre des talus, les chevaux dételés et les gens allumant

⁸ La Force de l'Age, p. 421, note.

⁹ L'Amérique au jour le jour (Paris: Gallimard, 1948).

¹⁰ Tous les hommes sont mortels (Paris: Gallimard, 1946).

¹¹ Le Sang des Autres (Paris: Gallimard, 1945).

des feux évoquent chez Hélène le souvenir d'un campement des pionniers des film du Far West. Par contre, une partie considérable des Mandarins¹² est consacrée aux Etats-Unis. Nous y trouvons les impressions des divers voyages que Mme de Beauvoir fit en Amérique, la description des endroits qu'elle fréquenta: Chicago, New York, la côte du lac Michigan, etc....En outre, le roman expose le conflit qui déchirait les intellectuels français après la guerre, et montre l'attitude des différentes factions envers les Etats-Unis: une faction voyait l'Europe colonisée par l'Amérique, l'autre insistait sur le fait qu'il fallait être communiste pour ne vouloir voir en Amérique que le bastion du capitalisme. Plusieurs pages du Deuxième Sexe¹³ sont consacrées à la discussion de la position de la femme américaine. Enfin les trois volumes des Mémoires¹⁴ contiennent de nombreuses allusions à l'Amérique qui reflètent les idées et les attitudes de Simone de Beauvoir.

L'intention de cette thèse est de traiter l'évolution de la pensée de Simone de Beauvoir en ce qui concerne l'Amérique. Nous nous proposons de suivre le cours de cette évolution dès l'adolescence jusqu'à l'année 1963 et nous nous efforcerons de dégager les causes qui expliquent cette évolution.

¹²Les Mandarins (Paris: Gallimard, 1954).

¹³Le Deuxième Sexe (Paris: Gallimard, 1949). 2 vol.

¹⁴Mémoires d'une jeune fille rangée (Paris: Gallimard, 1958) ; La Force de l'Age (Paris: Gallimard, 1960); La Force des Choses (Paris: Gallimard, 1963).

CHAPITRE I

L'INITIATION A L'AMERIQUE

Ça signifiait tant de choses,
l'Amérique!... C'était l'avenir
en marche; c'était l'abondance
et l'infini des horizons; c'é-
tait un tohu-bohu d'images lé-
gendaires..¹

Il eût été surprenant que, présente partout en France depuis la première guerre mondiale, l'Amérique fût restée hors du monde de Simone de Beauvoir. Dans ce monde, comme ailleurs, elle avait pénétré pour y prendre une place considérable, mais c'était par des moyens subtils qu'elle s'insinua dans la vie de la jeune Simone.

D'abord l'Amérique lui fut révélée à travers la lecture. Elle occupait ses loisirs à lire Little Women de Louisa Alcott où elle crut reconnaître son visage et son destin en s'identifiant à Joe, l'intellectuelle.² En fouillant la bibliothèque à Meyrignac,³ elle y découvrait toujours quelque Fenimore Cooper.⁴ Cet auteur, considéré comme le romancier d'une Amérique pathétiquement illustrée par une lutte permanente entre les Indiens et les pionniers,

¹ Simone de Beauvoir, La Force des Choses (Paris: Gallimard, 1963), p. 28.

² Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée (Paris: Gallimard, ~~Edition du~~ Livre de Poche, 1958), p. 124.

³ La propriété de la famille de Meyrignac, près d'Uzerches, en Limousin.

⁴ Mémoires d'une jeune fille rangée, p. 112.

lui révéla un autre aspect du continent lointain.

A mesure qu'elle grandissait, elle fit d'autres découvertes. Elle s'abonna à la bibliothèque anglo-américaine où elle empruntait les vieux romans de Dreiser, de Sinclair Lewis, de Sherwood Anderson, les écrivains de la vieille école naturaliste, qui s'adonnaient à la peinture et à la critique des mœurs et des institutions bourgeoises de leur époque. La tendance critique de la littérature américaine trouvait un écho dans l'esprit de l'adolescente qui s'était révoltée contre l'univers bourgeois, contre le conformisme familial et qui avait déclaré la guerre aux préjugés et aux mœurs bourgeois.

Simone de Beauvoir accueillit avec enthousiasme les romans de Dos Passos, de Hemingway, de Faulkner⁵ dans lesquels le respect pour l'ordre, pour les traditions, pour les valeurs conventionnelles faisait place au scepticisme, à l'anarchie et à la déchéance. Ces romans étonnaient aussi par leur énergie, leur agressivité, leur vigueur critique et leur esprit d'invention. De plus, la jeunesse française de gauche se reconnut des affinités avec la génération d'écrivains américains de l'entre-deux guerres.

Quant aux Américains, écrit Sartre, ce n'est pas par leur cruauté, ni par leur pessimisme qu'ils nous ont touchés: nous avons reconnu en eux des hommes débordés, perdus dans un continent trop grand comme nous l'étions dans l'histoire et qui tentaient, sans traditions, avec les moyens du bord, de rendre

⁵La Force de l'Age (Paris: Gallimard, 1960), pp. 151, 158, 213.

leur stupeur et leur délaissement au milieu d'événements incompréhensibles.⁶

Simone de Beauvoir, à son tour, remarque à propos d'Hemingway: "Derrière les belles histoires d'amour et de mort qu'il nous racontait nous reconnaissons notre univers familier."⁷

Elle fut fascinée par le type d'écrivain américain qui, ayant ses racines dans la société, "flotte continuellement entre ce monde ouvrier, où il va chercher ses aventures, et ses lecteurs des classes moyennes."⁸ Elle constata que le roman américain fut écrit par des hommes qui s'intéressaient au monde dans lequel ils vivaient et elle reconnut l'influence des écrivains américains sur ses propres écrits.⁹

Hemingway, dont 50,000 Dollars et Le Soleil se lève aussi parurent en français après la première guerre mondiale, lui était proche par son individualisme et par sa conception de l'homme: "pas de distance chez ses héros entre la tête, le coeur, le corps."¹⁰ D'autre part, la technique d'Hemingway se pliait à ses exigences philosophiques.

⁶ Jean-Paul Sartre, Qu'est-ce que la littérature? (Paris: Gallimard, 1948), p. 275.

⁷ La Force de l'Age, p. 159.

⁸ Jean-Paul Sartre, op. cit., p. 204.

⁹ Le premier roman de Simone de Beauvoir, L'Invitée, parut en 1943, mais il lui fallait dix ans d'expérimentation pour arriver à la publication d'un ouvrage.

¹⁰ La Force de l'Age, p. 159.

Chez Hemingway, écrit-elle, le monde existait dans son opaque extériorité, mais toujours à travers la perspective d'un sujet singulier; l'auteur ne nous en livrait que ce qu'en pouvait saisir la conscience avec laquelle il coïncidait; il réussissait à donner aux objets une énorme présence, précisément parce qu'il ne les séparait pas de l'action où ses héros étaient engagés; en particulier, c'est en utilisant les résistances des choses qu'il parvenait à faire sentir l'écoulement du temps. Un grand nombre des règles que nous nous imposâmes dans nos romans nous furent inspirées par Hemingway.¹¹

Quand Tandis que j'agonise et Sanctuaire de Faulkner furent publiés en France, Simone de Beauvoir fut touchée par l'art et par les thèmes de ces récits. La nouveauté et l'efficacité de la technique de Faulkner l'étonnèrent. Elle constata que d'autres écrivains avant lui avaient refusé la fausse objectivité du roman réaliste pour livrer le monde à travers des subjectivités, mais pour ce qui est de Faulkner,

Non seulement il orchestrait adroitement une pluralité de points de vue, écrit-elle, mais en chaque conscience il organisait le savoir, les ignorances, la mauvaise foi, les fantasmes, les paroles, le silence, de façon à plonger les événements dans un clair-obscur d'où ils émergeaient avec un maximum de mystère et de relief.¹²

Mais ce qui la séduisit avant tout, c'était la notion que la misère, le besoin, en changeant le rapport de l'homme aux choses, changeaient la face des choses.¹² Ce fut aussi à travers l'art de Faulkner que Simone de Beauvoir et Sartre comprirent Freud, car Faulkner présentait les découvertes de la psychanalyse sous une forme plus accessible.¹²

Simone de Beauvoir, qui se sépara de bonne heure de la classe de son origine et qui épousa la doctrine existentialiste,

¹¹ La Force de l'Age, pp. 159, 160.

¹² Ibid., p. 213.

chercha à reconcilier sa liberté individuelle et les exigences de la doctrine de l'engagement. Ainsi fut-elle impressionnée par

42^e Parallèle de John dos Passos.

Il nous apporta beaucoup, écrit-elle. Chacun est conditionné par sa classe, personne n'est entièrement déterminé par elle; nous oscillions entre ces deux vérités; Dos Passos nous en offrait sur le plan esthétique une conciliation que nous trouvâmes admirable. Il avait inventé à l'égard de ses héros une distance qui lui permettait de les présenter à la fois dans leur minutieuse individualité, et comme un pur produit social.¹³

La guerre et l'occupation privèrent Simone de Beauvoir de publications américaines, mais quand la fin de la guerre, en ouvrant la frontière, rendit possible l'importation de livres américains, elle découvrit les textes d'auteurs inconnus: Henry Miller, MacCoy, West, Dorothy Baker. Elle retrouva avec joie les auteurs déjà connus: Hemingway, Faulkner, Caldwell.¹⁴ Les romanciers américains découvraient la pathologie, le fantasque, les perversions. Ils étaient attirés par les héros muets ou demi-fous, les sujets bizarres ou ambigus, par les déformations effectuées par la drogue ou le rêve. Ils montraient la société sudiste en décomposition, ou la société moderne et industrielle avec la violence de ses rapports sociaux. Simone de Beauvoir admirait leur technique et leur nouvelle manière d'envisager le monde, mais les romans américains avaient encore une autre valeur pour la génération de Simone de Beauvoir: "Les romans américains, écrit notre auteur,

¹³La Force de l'Age, p. 157.

¹⁴La Force des Choses, p. 22.

tous avaient encore un autre mérite: ils nous montraient l'Amérique."¹⁵

Cependant, Simone de Beauvoir se trompe quand elle déclare que "c'est à travers sa littérature qu'on apprend le mieux un pays étranger"¹⁶ car depuis deux siècles la littérature américaine, dans son ensemble, est restée anti-capitaliste, anti-bourgeoise et anti-conformiste. Plus particulièrement, les écrivains du vingtième siècle - Thomas Wolfe, W. Faulkner, E. Caldwell, J. Steinbeck et tant d'autres encore - se sont complus à montrer la vie en Amérique sous ses aspects brutaux et élémentaires. "Les intellectuels américains, écrit Pierre Brodin, déchiraient à belles dents, l'"hypocrisie" et l'esprit de jouissance de l'Amérique de leurs pères. Ils condamnaient la "barbarie" de leur civilisation."¹⁷ Ainsi la tendance critique des écrivains américains a contribué à déformer le visage de l'Amérique.

Il existait, pourtant, un autre visage des Etats-Unis que Simone de Beauvoir n'ignorait pas. Cette image était celle créée par les Français qui s'étaient appliqués durant des siècles à expliquer l'Amérique à leurs concitoyens. Henry T. Tuckerman dans son ouvrage America and her Commentators¹⁸ note l'avidité avec laquelle l'Europe chercha des renseignements sur l'Amérique et cite

¹⁵ La Force de l'Age, p. 160.

¹⁶ Ibid., p. 54.

¹⁷ Pierre Brodin, Les Ecrivains Américains de l'entre-deux guerres (Paris: Horizons de France, 1946), p. 12.

¹⁸ Henry T. Tuckerman, America and Her Commentators (New York: Antiquarian Press Ltd., 1961).

quelques douzaines d'écrivains français qui consacrèrent leurs ouvrages aux Etats-Unis. Ces auteurs se plaisaient à voir en l'Amérique le pays du progrès, de l'avenir et de la prospérité. Ils peignaient une Amérique de convention, riche de couleurs éclatantes. Voici le témoignage du comte de Ségur décrivant son voyage de Philadelphie à New York:

Tantôt j'admirais, écrit-il, de jolis vallons cultivés avec soin, des prés sur lesquels erraient de nombreux troupeaux, des maisons propres, élégantes, peintes en diverses couleurs, entourées de petits jardins et de jolies barrières... des villes où tout vous rappelle la civilisation perfectionnée, des écoles, des temples, des universités; nulle part l'indigence ni la grossièreté; partout la fertilité, l'aisance, l'urbanité; chez tous les individus cette fierté modeste et tranquille de l'homme indépendant... qui ne connaît ni la vanité, ni les préjugés, ni la servilité de nos sociétés européennes: tel est le tableau qui, pendant tout mon voyage, surprit et fixa mon attention.¹⁹

L'enthousiasme des écrivains et des voyageurs fut tel que Benjamin Franklin trouva nécessaire d'avertir les gens désireux de partir pour l'Amérique et rappela que:

L'Amérique est le pays du travail, et nullement ce que l'Anglais appelle Lubberland, ou le Français Pays de Cocagne, où les rues, dit-on, sont pavées de miches d'un demi-boisseau, les maisons couvertes de crêpes, où le gibier vole prêt à être rôti en criant: venez me manger!²⁰

¹⁹M. le Comte de Ségur, Mémoires (Paris: Alexis Eymery, Libraire-Editeur, 1824), t. I, p. 395.

²⁰Cité par Michel Butor, Mobile (Paris: Gallimard, 1966), p. 244.

La tradition littéraire du dix-neuvième siècle se plaisait à voir dans l'Amérique le pays du "self-made man", ou chacun pouvait tenter sa chance et devenir millionnaire.²¹ Elle était représentée comme la terre promise de l'ouvrier et du paysan. "L'Amérique, écrit Paul Bourget, reste le rêve de l'ouvrier,"²² car le nécessaire y est à bon marché. Michel Chevalier remarque à son tour: "L'Amérique du Nord est un pays de bénédiction pour l'ouvrier et le paysan."²³

L'Amérique était représentée aussi comme l'avant-garde des nations, l'exemple d'une république démocratique s'étendant sur près de deux mille kilomètres. On vantait la tendance irrésistible à l'égalisation des conditions de la vie en Amérique. "Nothing struck me more forcibly than the general equality of conditions,"²⁴ écrit Tocqueville. "Une égale possibilité sociale, dit Paul Bourget, telle est la formule de la démocratie en Amérique."²⁵

Plusieurs écrivains contribuèrent à la création du mythe de la femme américaine. On admirait sa position autonome,

²¹Christophe Allard, Promenade au Canada et aux Etats-Unis (Paris: Didier, 1878), p. 17.

²²Paul Bourget, Outre-mer (Paris: Librairie Droz, 1906), t. I, p. 34.

²³Michel Chevalier, Lettres sur l'Amérique du Nord (Paris: Librairie de Charles Gosselin, 1836), t. II, p. 225.

²⁴Alexis de Tocqueville, Democracy in America (London: Saunders and Otley, 1838), t. I, p. 3.

²⁵Paul Bourget, Outre-mer, t. II, p. 318. Note: C'est P. Bourget qui souligne.

l'indépendance des jeunes filles, leur allure sportive, leur énergie. "Toute femme ici, écrit Michel Chevalier, est qualifiée de 'lady' et s'efforce de paraître telle..."²⁶ "Jamais une femme ne prenne part aux labeurs des champs et ne traîne de fardeaux."²⁶ Paul Bourget parle de la divinisation de la femme en Amérique et remarque que John Sargent a immortalisé la femme en la représentant comme "une suprême gloire de l'énergie nationale."²⁷

L'apport du vingtième siècle à la légende américaine est aussi considérable. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur la littérature consacrée aux Etats-Unis de l'entre-deux guerres et sur des innombrables reportages qui datent d'après la Libération.

Selon cette littérature, l'Amérique est un pays de grands enfants, le paradis de la femme, un pays de détestables amants, de barbares qui n'ont pas de culture, pas d'arts, pas de vie intérieure. L'homme américain est un homme de série, sa civilisation est celle du dollar, s'enrichir est la seule ambition de la plupart des hommes en Amérique. A ces thèmes, en grande partie déjà dépassés, on a ajouté les grands thèmes de l'Amérique contemporaine; la lutte des sexes, les complexes d'infériorité du mâle américain, la mode de la psychanalyse et ainsi de suite.

²⁶ Michel Chevalier, Lettres sur l'Amérique du Nord (Paris: Librairie de Charles Gosselin, 1836), t. II, p. 226.

²⁷ Paul Bourget, Outre-mer, T. I, p. 149.

Le point auquel le mythe de l'Amérique s'est établi en France est démontré par Jacques Laurent dans Paul et Jean-Paul où il compare les jugements sur l'Amérique faits par Paul Bourget et par Jean-Paul Sartre après leurs voyages aux Etats-Unis. En dépit de leurs divergences politiques et philosophiques et la distance de cinquante ans qui sépare les deux voyages (l'un a eu lieu en 1893, l'autre en 1945) on constate la similitude de leurs impressions. "Les deux écrivains, écrit Laurent, dociles aux opinions toutes faites aboutissent à un chœur."²⁸ Il note que tous les deux remarquent la tendance frénétique de chaque Américain à s'instruire. Tous deux s'inquiètent du culte professé par chaque habitant du pays pour l'américanisation. Tous deux confessent que si le conformisme est d'abord flagrant, on change d'avis sur ce point quand on y regarde de plus près. La candeur des Américains, aussi bien que leur froideur en matière sexuelle, sont mentionnées par tous les deux. L'absence de la grivoiserie dans la conversation est commentée par Sartre comme par Paul Bourget, etc., etc.

Jacques Laurent a choisi la comparaison entre les écrits de Paul Bourget et de Jean-Paul Sartre mais il aurait abouti à la même conclusion en comparant les ouvrages de Paul Morand, Jules Romains, Maurice Bedel, Claude Roy et tant d'autres encore.

Le sentiment qui poussait un Français à publier un ouvrage

²⁸Jacques Laurent, "Paul et Jean-Paul", La Table Ronde, février, 1951, p. 44.

sur l'Amérique n'a pas besoin d'être discuté ici, il reste que les écrivains français ont créé des clichés qui tendent à obscurcir la vision des voyageurs.

Ne nous étonnons donc pas d'entendre le conseil qu'André Maurois a donné à un jeune Français partant pour les Etats-Unis: "Ne va pas en Amérique pour y vérifier tes idées préconçues. Elles ont chance d'être fausses."²⁹ On doit admettre aussi que ce n'était pas sans raison qu'Etiemble écrivait dans Les Temps Modernes: "Ceux des nôtres qui reviennent d'Amérique ils eussent presque tous aussi bien fait de s'épargner le voyage et d'écrire au coin de leur feu des conclusions tirées d'avance."³⁰

Il va sans dire que le tohu-bohu d'images contradictoires ne permettait pas de formuler une juste idée sur l'Amérique et Simone de Beauvoir fut amenée à constater: "Ce pays, nous ne le voyions guère qu'à travers des prismes déformants, nous n'en comprenions rien; mais avec le jazz et les films d'Hollywood, il était entré dans nos vies."³¹

²⁹ André Maurois, Conseils à un jeune Français partant pour les Etats-Unis (Paris: La Jeune Parque, 1938) p. 15.

³⁰ Etiemble, "Au choix! Messieurs! Au choix!", Les Temps Modernes, No 39, décembre 1948 - janvier 1949, pp. 131, 132.

³¹ La Force de l'Age, p. 160.

L'allusion aux films d'Hollywood indique une autre influence, celle du cinéma. Avant la première guerre mondiale, le cinéma américain était peu connu en Europe, mais les dix années qui suivirent la guerre furent pour le cinéma d'outre-mer une période de conquête. Il avait créé ses mythes et ses héros en s'inspirant de l'histoire américaine, de l'exotisme du Far-West, de la modernité de ses grandes villes.³²

"Le cow-boy justicier, la ville de bois traversée par de poussiéreuses cavalcades, l'innocente persécutée, le saloon, le poker où les revolvers partent tout seuls,"³³ firent rêver toute une génération. Simone de Beauvoir partageait l'enthousiasme de ses contemporains. Habitée au cinéma d'art et au cinéma abstrait, elle se passionnait pour les films de cowboys, pour les histoires policières de Hollywood.³⁴ Elle goûtait aussi le genre comique introduit par les frères Marx qui firent triompher le nonsense en mettant en pièces la vraisemblance et la logique. Quand Antoine Artaud écrit qu'il considérait la fin de Monkey Business "comme un hymne à l'anarchie et à la révolte intégrale", ou "qu'il y a là (Animal Crackers) comme l'exercice d'une sorte de liberté intellectuelle où l'inconscient de chacun des personnages, comprimé par les conventions et les usages, se venge, et

³² Georges Sadoul, Histoire du cinéma mondial (Paris: Flammarion, 1949), p. 112.

³³ Ibid., p. 194.

³⁴ La Force de l'Age, p. 57.

venge le nôtre en même temps,"³⁵ il nous indique en quoi consistait l'attrait des frères Marx pour la jeunesse française de gauche.

En effet la vision du monde des frères Marx était proche de celle de Sartre et de Simone de Beauvoir. Ils contestaient la réalité.

J'avais aimé les oeuvres, écrit Simone de Beauvoir, où les surréalistes assassinaient la peinture et la littérature; je me délectais à voir l'assassinat du cinéma, par les frères Marx. Ils pulvérisaient furieusement non seulement la routine sociale, la pensée organisée, le langage, mais le sens même des objets et, par là, ils les renouaient: quand ils croquaient de bon appétit de la vaisselle en porcelaine ils nous indiquaient que l'assiette ne se réduit pas à un ustensile.³⁶

La première représentation en 1924 d'un film sonore, parlant et chantant marqua l'entrée du cinéma dans un nouvel âge de son histoire. Simone de Beauvoir suivit avec attention le développement de ce nouveau genre. "Nous observâmes, écrit-elle, avec une curiosité rétive les débuts du cinéma sonore et parlant."³⁷ Les premiers triomphes du cinéma parlant furent Broadway Melody, Le Spectre Vert et Le Fou Chantant. "Dans Le Fou Chantant, raconte-t-elle, Al Johnson (sic!) chantait Sonny Boy avec une émotion si communicative que j'eus la surprise, quand la lumière revint de voir des larmes dans les yeux de Sartre."³⁷ Elle-même trouva "émouvants" les chants des acteurs noirs dans Hallelujah³⁷

³⁵Antonin Artaud, "Les Frères Marx au Cinéma du Panthéon", Nouvelle Revue Française, t. 38, 1932, pp. 157-58.

³⁶La Force de l'Age, p. 127.

³⁷Ibid., p. 57.

qui avait révélé au public français la beauté des "spirituals", le rythme quasi africain des danses et la plastique parfaite de la race noire.

Simone de Beauvoir nous confie que le cinéma français l'ennuyait.³⁸ En revanche, elle prenait un immense plaisir aux comédies américaines: Le Voyage sans retour, New York - Miami, My Man Godfrey, etc. "Les histoires qu'elles racontaient n'avaient guère de sens, remarque-t-elle, mais elles étaient admirablement ficelées "³⁸ Elle goûtait aussi le burlesque, qui prolongeait la vieille tradition comique et elle s'amusait à regarder Buster Keaton, Harold Lloyd, Eddie Cantor.³⁹

A partir de 1933, les dessins animés de Walter Disney furent en vogue. Mickey Mouse, ingénieux, optimiste, candide, plein de bonne volonté et même de courage attirait la sympathie de Simone de Beauvoir, tandis que Sartre essayait d'imiter Donald le Canard,⁴⁰ rageur, malchanceux, nasillant avec fureur contre les malheurs que lui attirait sa maladresse.

Pendant l'occupation, la France fut privée de films américains. Simone de Beauvoir nous raconte que, se trouvant dans la zone libre à Marseille, où les cinémas projetaient des films américains, il lui arriva d'aller à trois séances dans une journée. "Nous retrouvâmes, écrit-elle, comme de vieux amis très

³⁸ La Force de l'Age, p 373.

³⁹ Ibid., p. 127.

⁴⁰ Ibid., p. 373.

chers, Edward Robinson, James Cagney, Bette Davis... Nous voyions n'importe quoi, tout à la joie de contempler des images d'Amérique. Le passé nous refluaît au coeur."⁴¹

Quand au premier printemps de paix on commença à projeter à Paris des films américains, Simone de Beauvoir fut impressionnée par la révolution technique dans le domaine du cinéma produit par Orson Welles. En accumulant les innovations techniques, photographies en clair-obscur, décors plafonnés, emploi systématique de la profondeur du champ, etc., il avait réalisé Citoyen Kane qui enchantait le public parisien.⁴² Encore une fois le cinéma faisait exister l'Amérique sur les écrans qui livraient du pays des images fascinantes.

Ainsi la littérature ne fut pas seule à révéler les Etats-Unis à Simone de Beauvoir. Beaucoup de scènes et de paysages lui devinrent familiers à travers les films américains. Mais si le cinéma contribua à la connaissance de l'Amérique, nous verrons qu'il faussait aussi son image.

Nous avons déjà constaté que la littérature américaine avait tendance à montrer l'Amérique sous ses traits négatifs. En revanche, le cinéma, ce nouveau venu sur la scène historique, a beaucoup contribué à la création d'une légende favorable à

⁴¹ La Force de l'Age, p. 569.

⁴² Citoyen Kane, réalisé en 1941, avait été projeté à Paris après la Libération.

l'Amérique. André Maurois résume ainsi un aspect de cette contradiction:

Tu avais, jusqu'à ce jour, écrit-il, connu l'Amérique par ses films et par ses romans; les uns et les autres te donnaient des impressions contradictoires. A en croire les romanciers à la mode, tu allais trouver là-bas un peuple de gangsters et de prostituées, de vagabonds et de bohèmes pour lesquels l'amour n'est qu'un jeu brutal; à en croire Hollywood, tu volais vers le pays des amours idéales.⁴³

En effet, les films de Hollywood donnaient au monde l'image d'une Amérique prospère, enthousiaste, jeune, libre et heureuse. Ils professaient une inébranlable foi optimiste dans les vertus et la sagesse de la démocratie américaine. Les comédies américaines transportaient le public dans un monde confortable, où même le chômeur était bien nourri, où l'extravagance des milliardaires n'excluait ni la bienfaisance, ni la bonté.

Sur l'écran, l'Amérique citadine était présentée selon un schéma toujours le même: des gratte-ciel, des drugstore, des hôtels avec leurs ascenseurs et leurs boutiques incitaient les Européens à croire que chaque ville américaine était une conglomération de gratte-ciel, une fourmilière, où la vie quotidienne avait un rythme accéléré et un accent inconnu.

Les "Westerns" créaient la mythologie du cow-boy. Ils montraient la lutte entre l'élevage et le travail de la terre, la lutte où régnait la loi du plus fort, mais où les méchants

⁴³ André Maurois, Conseils à un jeune Français partant pour les Etats-Unis, p. 43.

étaient toujours punis et les bons récompensés. En même temps, ils donnaient de la nature américaine une image passionnante.

Les films policiers traitaient le crime à travers des bagarres, des courses d'autos, des poursuites nocturnes qui tenaient le public en haleine. Ils conféraient du charme à la brutalité et contenaient la leçon, toujours la même, que le crime ne paie pas.

C'était Hollywood également qui a créé une fausse image, celle de la femme américaine décrite par Claude Mauriac dans les termes suivants:

Américaines fabriquées à la chaîne, avec leurs sourires stéréotypés, leur sex-appeal de série et ces masques interchangeables où presque rien ne subsiste de ce qui fut le visage d'Eve.⁴⁴

Il serait fallacieux de maintenir que le cinéma essayait délibérément de cacher la vérité de la vie américaine. La violence, l'alcool, la corruption politique n'étaient pas absents de l'écran mais les films américains faussaient la réalité par le rachat par l'amour, ou par le rachat par la mort, et par la fin toujours heureuse. D'autre part l'exotisme, la distance, la langue étrangère, les mœurs différentes transformaient les images car, au dire de Claude Mauriac, "l'écran transpose, comme le souvenir ou le rêve."⁴⁵

⁴⁴Claude Mauriac, L'Amour du Cinéma (Paris: Editions Albin Michel, 1954), p. 290.

⁴⁵Ibid., p. 249.

Pourtant, Simone de Beauvoir ne manquait pas de lucidité. Même à l'époque de son engouement pour le cinéma américain, elle voyait bien que le réalisme de la vie américaine était masqué dans les films par l'exotisme. "En traversant l'Océan, écrit-elle, le vrai et le faux se brouillaient, et de leur confusion naissaient pour nous d'agréables fantaisies."⁴⁶ Néanmoins elle devait admettre que c'était le cinéma qui pendant longtemps avait résumé pour elle l'Amérique.⁴⁷

La musique aussi était responsable de l'attrait que l'Amérique exerçait sur Simone de Beauvoir. Entre les deux guerres, l'Europe, qui avait longtemps vécu dans l'ignorance de la musique américaine moderne, connut le jazz, dont la simplicité binaire répugnait au goût traditionnel des Français. Les jeunes intellectuels, qui se révoltaient contre la tradition, savouraient le contraste que le jazz offrait à la musique traditionnelle. Le mouvement zazou avait contribué à la mode du jazz et peu de réunions des intellectuels se passaient sans qu'on écoutât des disques. Les "negro spirituals", les "blues", les "chants de travail" étaient en vogue et Simone de Beauvoir, comme la plupart des jeunes gens de cette époque, était passionnément émue par la beauté des "negro spirituals", par les "chants de travail".

⁴⁶ La Force de l'Âge, p. 373.

⁴⁷ L'Amérique au jour le jour, p. 29.

Nous aimions pêle-mêle, écrit-elle, Old Man River, St. James infirmery, Some of these days, The man I love... la plainte des hommes, leurs joies égarées, les espoirs brisés avaient trouvé pour se dire une voix qui défiait la politesse des arts réguliers, une voix brutalement jaillie du coeur de leur nuit et secouée de révolte; ... ces chants nous atteignaient chacun en ce point le plus intime de nous-mêmes qui nous est commun à tous; ils nous habitaient, ils nous nourrissaient au même titre que certains mots et certaines cadences de notre propre langue, et par eux l'Amérique existait au-dedans de nous.⁴⁸

Nous avons essayé de montrer comment l'Amérique s'était révélée à Simone de Beauvoir à travers la littérature, le jazz, le cinéma. Il nous reste à considérer quelques contacts personnels qui lui donnèrent l'occasion de faire la connaissance des Américains "en chair et en os".

Après la Libération, les Français voyaient se réaliser les intuitions prophétiques de George Sand contenues dans un passage de Mauprat.⁴⁹ Il y avait partout à Paris des soldats américains qui mastiquaient du "chewing-gum" et témoignaient par leur présence la fin de l'occupation détestée. Les Français et les Américains se coudoyaient sur les trottoirs, sur les quais des métros, sur les terrasses des cafés et Simone de Beauvoir fut impressionnée par la générosité avec laquelle les

⁴⁸ La Force de l'Age, p. 160.

⁴⁹ Dans ce passage, Marcasse voit en rêve "une armée d'Américains descendant de nombreux vaisseaux et apportant l'olivier de paix et la corne d'abondance à la nation française. George Sand, Mauprat (Paris: Calmann-Lévy, 1874), p. 220.

Américains distribuaient leurs cigarettes et leurs "rations".⁵⁰ Mais outre cette fraternité, la présence à Paris de l'armée américaine représentait avant tout l'espoir et la promesse de la libération du monde entier. "Pour moi, remarque-t-elle, dans le laisser-aller des jeunes Américains c'était la liberté même qui s'incarnait; la nôtre et celle - nous n'en doutions pas - qu'ils allaient répandre sur le monde."⁵¹

Quelques rencontres avec des intellectuels américains datent aussi de cette époque. Ce fut après la Libération, par exemple, que Simone de Beauvoir fit la connaissance d'Hemingway, qui était alors correspondant de guerre et qui, malgré sa grippe, accueillit cordialement notre auteur et Sartre.⁵² En 1946 elle rencontra Calder qui exposait à Paris ses mobiles qu'on n'avait encore jamais vus en France. Richard Wright séjournait à Paris après la Libération et Simone de Beauvoir se lia d'amitié avec lui.

Il serait inutile d'insister sur l'importance de ces rencontres. Elles n'ajoutèrent pas considérablement à la connaissance de l'Amérique, mais elles contribuèrent à exciter la curiosité de notre auteur et à réveiller le désir de connaître les Etats-Unis.

⁵⁰ La Force des Choses, p. 26.

⁵¹ Ibid., p. 14.

⁵² Ibid., p. 27.

Ainsi la littérature, le cinéma, le jazz, les Américains "en chair et en os" participèrent tous à l'initiation de notre auteur. Mais, littérature, ou cinéma, Français ou Américains, peu nous importe qui fut le créateur de la légende américaine, il reste qu'ils créèrent une image contradictoire, mais passionnante, qui joua dans la vie de Simone de Beauvoir le rôle d'un mirage magnifique et durable car selon son propre aveu "un mythe ne se laisse pas toucher."⁵³

⁵³La Force des Choses, p. 28.

CHAPITRE II

LA CONFRONTATION

L'Amérique est si vaste, si multiple, que tu y trouveras tout, du très bon et du très mauvais, des raisons de l'aimer et des raisons de ne la pas aimer.¹

Dans les années qui précèdent le voyage de Simone de Beauvoir aux Etats-Unis, on constate son intérêt passionné pour tout ce qui concerne l'Amérique. Ce qui ajoutait à l'attrait de ce pays, c'était l'impossibilité même de l'atteindre. D'abord pour des raisons économiques, puis à cause de la guerre, il lui fallait attendre de longues années avant qu'elle ne pût satisfaire l'ardent désir de voyager aux Etats-Unis.

Ne nous étonnons donc pas de l'entendre dire à Philippe Soupault qui lui avait demandé si elle voudrait aller en Amérique: "Bien sûr je veux... et je crève d'envie d'y aller."² Elle nous fait part de sa joie quand son départ fut décidé en disant: "Tout ce trimestre en fut illuminé."³

Elle partit pour l'Amérique en janvier 1947.⁴ D'abord, New

¹ André Maurois, Conseils à un jeune Français partant pour les Etats-Unis (Paris: La Jeune Parque, 1938), p. 93.

² La Force des Choses (Paris: Gallimard, 1963), p. 99.

³ Ibid., p. 120.

⁴ La présente étude ne se limite pas au témoignage contenu dans L'Amérique au jour le jour où Simone de Beauvoir amalgame le second séjour en septembre 1947 avec le premier (voir La Force des Choses, p. 151), mais s'appuie aussi sur des impressions du voyage fait en 1948.

York l'éblouit. L'abondance des marchandises, le luxe des magasins lui paraissaient d'un autre âge, mais elle découvrit vite l'envers du tableau. Puis, le voyage à travers les Etats-Unis lui en révéla le visage jusqu'alors inconnu.

J'étais prête à aimer l'Amérique; écrit-elle, c'était la patrie du capitalisme, oui; mais elle avait contribué à sauver l'Europe du fascisme; la bombe atomique lui assurait le leadership du monde et la dispensait de rien craindre; les livres de certains libéraux américains m'avaient persuadée qu'une grande partie de la nation avait une sereine et claire conscience de ses responsabilités. Je tombai de haut.⁵

Avant de considérer les déceptions éprouvées par notre auteur, il serait utile d'examiner ce que Simone de Beauvoir vit aux Etats-Unis. Remplissant son devoir de touriste, elle parcourut le continent et reconnut souvent le charme qu'il exerçait sur elle. Notre auteur apprécia l'exotisme mexicain de la Californie et, tout en déplorant la situation des Indiens du Colorado qui "ont un peu la vie d'animaux bien soignés dans un parc d'acclimatation,"⁶ elle vanta la beauté des pueblos et l'exotisme indien.⁷ Dans les vieux quartiers de la Nouvelle-Orléans, elle fut enchantée par l'exotisme qui, cette fois, n'était ni indien, ni mexicain, mais français.⁸ Simone de Beauvoir fut souvent impressionnée par des paysages d'une beauté foudroyante,⁹ par des horizons

⁵La Force des Choses, p. 138.

⁶L'Amérique au jour le jour (Paris: Gallimard, 1954), p. 186.

⁷Ibid , p. 191.

⁸Ibid., p. 216.

⁹Ibid., p. 150.

si vastes qu'ils donnaient le vertige: Le Grand Canyon l'étourdit: "Mon imagination, remarque-t-elle, n'avait pas su inventer tant de splendeur."¹⁰ Elle comprit pourquoi on avait surnommé le Nouveau Mexique "Terre de rêve". "Les paysages, dit-elle, ont la grandeur et la beauté."¹¹ Elle nous confie qu'elle avait rêvé au Mississippi en écoutant Old Man River et en écrivant Tous les Hommes sont mortels, mais qu'elle n'avait pas su imaginer l'enchantement de ses crépuscules et de ses lunes.¹²

La nature apprivoisée reçut parfois son approbation. Son admiration pour les jardins de Charleston en est le témoin.

Jardins de l'Alhambra, écrit-elle, des îles Borromées, parterres fleuris de Kew, terrasses florentines, bosquets embauvés de Cintra, que de jardins au monde! Mais je crois que ceux-ci sont les plus enchanteurs.¹³

La Nouvelle Angleterre fut une révélation. Elle trouva que ses villages n'étaient jamais les mêmes, mais avaient autant d'individualité que ceux de France ou d'Italie,¹⁴ ces vieux villages "que la littérature et les films américains ne m'avaient guère fait pressentir,"¹⁵ remarque-t-elle. Elle fut également sensible à la poésie saisissante du passé dans les rues du vieux

¹⁰ L'Amérique au jour le jour, p. 176.

¹¹ Ibid., p. 188.

¹² La Force des Choses, p. 172.

¹³ L'Amérique au jour le jour, p. 242.

¹⁴ Ibid., p. 294.

¹⁵ Ibid., p. 293.

Boston.¹⁶ La monotonie des villes du Middle West, au contraire, l'écœura. "Des centaines de villes, des centaines de fois la même ville... La ville a changé de nom; et c'est la même rue; encore une autre ville; et c'est la même rue."¹⁷

Au cours de son voyage, Simone de Beauvoir dut constater que l'Amérique était souvent fidèle à ses légendes et que l'écran n'avait pas inventé ses décors. La Nouvelle-Orléans lui sembla digne de ses plus fabuleuses légendes¹⁸ et, en traversant les "ghost-towns" pendant le voyage de Sacramento à Reno, elle remarque:

C'est vraiment ici qu'ont vécu ces hommes dont la légende a émerveillé mon enfance, dont l'histoire m'a fait si souvent rêver... Ces paysages, imaginés à travers l'écran et les livres... voilà que je les vois avec mes yeux.¹⁹

De passage à Pecos où, en poussant la porte d'un "lunch-room", elle se trouva parmi des cow-boys "aux visages bronzés, abrités par de grands chapeaux clairs,"²⁰ des cow-boys qui portaient des pantalons et des bottes de cuir, "tous jeunes, mâles et beaux comme Tom Mix,"²⁰ elle se crut encore une fois au cinéma.

Si elle avait des reproches à adresser au cinéma, c'était plutôt de ne pas avoir montré assez de paysages américains. On pourrait, selon notre auteur, compter sur les doigts les paysages du cinéma. "Les fermes et villages de Nouvelle Angleterre, les

¹⁶ L'Amérique au jour le jour, p. 281.

¹⁷ Ibid., p. 95.

¹⁸ Ibid., p. 226.

¹⁹ Ibid., p. 144.

²⁰ Ibid., p. 199.

forêts et les "bayous" de la Louisiane, les champs de tabac de Virginie, les pueblos abandonnés du Nouveau Mexique, je ne les ai jamais aperçus, non plus que les faubourgs des grandes villes, ni leurs vraies rues,"²¹ lisons-nous dans L'Amérique au jour le jour.

Dans les grandes villes d'Amérique, Simone de Beauvoir visita tous les sites touristiques mais elle fut aussi attirée par certains aspects insolites de la vie citadine. Convaincue d'après ses lectures que la vérité d'une ville se dépose dans les bas-fonds,²² elle explora la Bowery de New York, les bars des clochards, les "flop-houses", "le cachot" des fumeurs de Marijuana, Harlem, bien entendu. A Chicago elle visita "les prisons, les postes de police et les "line-up", les hôpitaux, les abattoirs, les burlesques,"²³ West Madison Avenue qu'on appelle la Bowery de Chicago. La prédilection de notre auteur pour les bas-fonds et pour les déchets de la société date de sa jeunesse²⁴ et s'explique, au

²¹ L'Amérique au jour le jour, p. 226.

²² La Force de l'Age (Paris: Gallimard, Edition du Livre de Poche, 1960), p. 96.

²³ La Force des Choses, p. 151.

²⁴ "J'étais attirée, écrit-elle, par les gens qui d'une manière ou d'une autre, reniaient leur humanité: les fous, les putains, les clochards." La Force de l'Age, p. 171. La liaison de Simone de Beauvoir avec N. Algren fut aussi responsable de l'intérêt qu'elle portait aux bas-fonds. C'était N. Algren qui lui fit connaître les bas-fonds de Chicago et à en croire son critique A. Kazin, "It is not low life he [Algren] was interested in, but freaks; not tough people but grotesques; not the poor but the abnormal." Alfred Kazin, Contemporaries (Boston: Little, Brown, 1962), p. 183.

moins en partie, par le fait que le conformisme répugnait à son tempérament. Elle se trouva souvent en compagnie de drogués, de joueurs, de putains, de voleurs morphinomanes,²⁵ d'homosexuels.²⁶ Ces gens étaient différents. C'était aussi l'horreur du conformisme qui lui fit porter aux nues le Greenwich Village dont un de ses compatriotes, Paul Morand, avait si vite discerné l'inauthenticité.²⁷

N'imaginons pourtant pas que Simone de Beauvoir s'occupait exclusivement des déchets de la vie américaine. Quelques professeurs de collège, plusieurs groupes d'étudiants, quelques compatriotes qui habitaient les Etats-Unis sont au nombre des rencontres que Simone de Beauvoir fit en Amérique. Mais ce fut surtout les intellectuels de gauche qu'elle recherchait: les Wright, les Espagnols rouges, qui s'étaient réfugiés à New York en 1940, les écrivains d'avant-garde, etc. Elle souligne même que tous les intellectuels qu'elle fréquenta en Amérique étaient des hommes d'extrême-gauche et constituaient "une certaine catégorie, la seule dont je puisse parler,"²⁸ remarque-t-elle.

²⁵ La Force des Choses, p. 171.

²⁶ Ibid., p. 248.

²⁷ Paul Morand écrit: "A Greenwich Village tout est faux, faux cabarets, faux journalistes, fausse misère et faux génies." Paul Morand, New York (Paris: Flammarion, 1930), p. 102.

²⁸ L'Amérique au jour le jour, p. 333.

Considérons maintenant quelques déceptions éprouvées par notre auteur au contact avec la réalité américaine et quelques jugements qui en résultent. Tout d'abord Simone de Beauvoir ne s'attendait aucunement à trouver en Amérique le climat politique qui caractérisait les Etats-Unis des années 1947-1948. Elle le trouva "irrespirable".²⁹ En tant qu'intellectuelle de gauche elle déplora l'attitude du gouvernement américain envers les intellectuels d'orientation communiste et reprocha aux dirigeants américains d'exercer "la terreur rouge".³⁰ En commentant les événements politiques qui eurent lieu pendant son séjour en Amérique, Simone de Beauvoir attaqua Marshall "qui était prêt à combattre en Grèce le communisme" et accusa Truman de préparer "une proposition qui tend à éliminer du service du gouvernement toute personne qui sera jugée 'déloyale',³¹ c'est-à-dire les communistes et les libéraux de gauche. Elle s'attaqua à la démocratie américaine en donnant la parole à un de ses amis:

Notre démocratie n'est plus qu'une pseudo-démocratie, m'a dit dans l'après-midi un ami... Le mot de liberté s'est vidé de tout contenu. Il n'y a plus aucun droit qui soit garanti à l'individu, il est à la merci de volontés arbitraires.³²

Et Simone de Beauvoir de se récrier, "l'apparence même de la démocratie s'évanouit de jour en jour..."³³ "le sens de la liberté se perd..."³⁴

²⁹ L'Amérique au jour le jour, p. 45.

³⁰ Ibid., p. 46.

³¹ Ibid., p. 142.

³² Ibid., p. 284.

³³ Ibid., p. 46.

³⁴ Ibid., p. 226.

L'attitude agressive de l'Union soviétique dans les années qui suivirent la deuxième guerre mondiale contenait le danger d'un nouveau conflit et provoquait de longs débats dans la presse américaine. On se posait la question de la possibilité de la guerre préventive. Le souvenir de la guerre était trop présent dans l'esprit de Simone de Beauvoir pour qu'elle pût envisager sans horreur une telle éventualité et elle condamna avec vigueur les journaux qui s'employaient à créer "une psychose de guerre."³⁵

Le nationalisme des Américains, "cet américanisme digne du chauvinisme de mon père,"³⁶ que Simone de Beauvoir trouva chez presque tous les intellectuels même parmi ceux qui se disaient de gauche, la choqua. Evidemment peu avait changé depuis les jours où Ampère écrivait dans ses Promenades en Amérique:

L'Amérique est l'idée fixe des Américains, la conviction de la supériorité de leur pays est au fond de tout ce qu'ils disent.³⁷

Mais il nous semble légitime aussi de citer à ce propos l'observation de Michel Chevalier qui écrit:

Je ne vois pas pourquoi les Américains seraient plus modestes qu'on ne l'est de l'autre côté de l'Atlantique. Les merveilles qu'ils ont réalisées... leur donnent le droit d'être fiers.

³⁵ L'Amérique au jour le jour, p. 46.

³⁶ La Force des Choses, p. 138.

³⁷ J.J.A. Ampère, Promenades en Amérique, t. I, p. 7. Cité par P. Jourda, L'exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand, t. II, p. 164.

Ils sont donc persuadés, eux aussi, qu'ils sont le premier peuple du monde, et ils s'en vantent hautement.³⁸

Le conformisme américain était un thème préféré chez beaucoup d'écrivains français. George Duhamel l'attaquait avec vigueur, Jean-Paul Sartre lui consacra un article et arriva à la formule de l'individualisme en dedans du conformisme.³⁹ Jules Romains et Claude Roy s'aperçurent vite du piège d'un jugement trop hâtif.⁴⁰ Simone de Beauvoir, à son tour, après avoir attaqué le conformisme, dut admettre à propos des étudiantes de Vassar College: "Plus je cause avec ces jeunes filles, plus il m'est difficile de me faire une opinion sur elles... A travers le conformisme auquel elles se plient, ce sont une à une des individus."⁴¹ Elle reconnut qu'on persuaderait difficilement à un Américain

³⁸ Michel Chevalier, Lettres sur l'Amérique du Nord, (Paris: Librairie de Charles Gosselin, 1936), t. I, p. 152.

³⁹ Jean-Paul Sartre, "Individualisme et conformisme aux Etats-Unis," Situations (Paris: Gallimard, 1949), t. III, p. 75.

⁴⁰ Jules Romains écrit: "As the standard elements are the most easily identified, they tend to hide the individual elements from view", Salsette Discovers America (New York: A.A. Knopp, 1942), p. 192. Claude Roy fait l'observation suivante: "Quand je lisais M. Duhamel, les imprécations françaises contre la vie en série, les standards et le nivellement des esprits, j'étais tenté de le penser. Je n'en suis plus très sûr aujourd'hui.... les Américains ont beau mâcher la même gomme et voir les mêmes films, cela ne les empêche pas d'avoir des personnalités bien arrêtées, bien différentes... Cette monotonie n'est que de surface. Il suffit de gratter un peu, on découvre vite la complexe, multiple et passionnante Amérique." Clefs pour l'Amérique (Paris: Gallimard, 1949), pp. 223-224.

⁴¹ L'Amérique au jour le jour, p. 273.

d'accepter une discipline collective, celle, par exemple du Parti communiste, s'il ne pouvait totalement y adhérer en esprit, car son individualisme était trop profond.⁴² Suivant l'exemple de ses compatriotes, Simone de Beauvoir s'efforça d'expliquer le conformisme américain:

Dès l'enfance, dit-elle, la société le cerne [l'Américain]. Il apprend à chercher hors de lui, chez autrui, le modèle de ses conduites; de là vient ce qu'on appelle le conformisme américain: en fait les individus sont aussi différents, aussi séparés dans le nouveau monde que dans l'ancien.⁴³

Simone de Beauvoir ne découvre par l'Amérique ici, car sa conclusion est voisine de celle de Sartre.⁴⁴

Puisque Simone de Beauvoir était venue aux Etats-Unis sur l'invitation de quelques collègues américains, elle eut l'occasion de visiter plusieurs collèges privés aussi bien que des Universités d'Etat. Elle trouva qu'il y avait un divorce très net entre le monde universitaire et le monde intellectuel vivant.

La plupart des Universités, observe-t-elle, sont comme en France, et encore davantage, coupées des mouvements littéraires ou artistiques d'avant-garde.⁴⁵

On fabrique des linguistes, des chimistes, des mathématiciens, des sociologues; mais on ne forme pas des esprits.⁴⁶

Mais ce fut surtout les étudiants qui décevaient notre auteur.

⁴² L'Amérique au jour le jour, p. 273.

⁴³ Ibid., p. 371.

⁴⁴ Voir J.-P. Sartre, op. cit., t. III, p. 75.

⁴⁵ L'Amérique au jour le jour, p. 142. ⁴⁶ Ibid., p. 297.

Selon Simone de Beauvoir, "ils n'ont pas de vraie culture car il n'y a pas chez eux de curiosité d'esprit."⁴⁷ Elle reprocha aux étudiants l'absence de toute motivation intérieure, leur incapacité de penser, d'inventer, d'imaginer, de choisir, de décider par eux-mêmes.⁴⁸ Elle s'indigna qu'ils ne s'intéressaient pas à la politique. "La jeunesse, remarque-t-elle, n'ose rien vouloir et elle tranquillise sa conscience en prétendant que la politique est affaire de spécialistes."⁴⁹

Après cette critique adressée aux jeunes gens, on se sent un peu déconcerté quand on lit plus loin que l'Amérique "semble le royaume de la transcendance où l'homme affirme la puissance de son imagination sur la matière," que les Américains "ne se complaisent pas dans l'inertie; on juge un homme sur les actes: pour être, il faut faire."⁵⁰ On se demande comment s'effectue le passage de l'étudiant décrit par notre auteur au dirigeant de l'industrie, des syndicats, ou à l'homme politique.

Ecrivain elle-même, Simone de Beauvoir, très naturellement, s'intéressa au sort des écrivains des Etats-Unis. D'abord elle fut déçue par l'absence des cafés. "En France, en Espagne, en Italie, en Europe centrale, écrit-elle, la vie de café offre à

⁴⁷ L'Amérique au jour le jour, p. 168.

⁴⁸ La Force des Choses, p. 139.

⁴⁹ L'Amérique au jour le jour, p. 299.

⁵⁰ Ibid., pp. 369, 370.

l'intellectuel et à l'artiste, après le travail quotidien, la détente de la camaraderie, l'émulation et la fièvre de la conversation; rien de tel ici."⁵¹ Selon notre auteur, le jazz était le seul divertissement des écrivains et des artistes. "C'est aussi, remarque-t-elle, leur seul antidote contre le conformisme américain et son ennui, leur seule ouverture sur la vie."⁵² Cette absence de vie de café, qu'elle qualifie d'absence de "vie littéraire", expliquait, à son avis, l'échec de tant d'écrivains américains qui, après la publication d'un livre plein de promesses s'étaient tus définitivement. Pour Simone de Beauvoir ces écrivains étaient "une des preuves les plus saisissantes des possibilités qu'on trouve en ce pays chez les individus pris un à un et de la manière dont la civilisation américaine les tue."⁵³ Elle trouva également que le dirigisme littéraire était responsable de l'échec des écrivains car il ne donnait de la chance qu'aux auteurs neutres ou conformistes.⁵⁴ La conclusion de notre auteur est que l'Amérique est dure aux intellectuels et que les écrivains vivent dans une grande solitude intellectuelle.⁵⁵ Il est évident que Simone de Beauvoir, qui avait l'habitude d'écrire dans des cafés et de consulter ses amis sur plusieurs points de ses écrits, s'accommodait mal à l'absence de telles habitudes et à l'individualisme des écrivains américains. Quant au dirigisme littéraire,

⁵¹ L'Amérique au jour le jour, p. 256.

⁵² Ibid., p. 255.

⁵⁴ Ibid., p. 336.

⁵³ Ibid., p. 256.

⁵⁵ Ibid., pp. 57, 105.

on doit remarquer au passage, qu'il n'a pas empêché la publication des ouvrages de Richard Wright, de N. Algren, de P. Wylie et tant d'autres encore. Il nous semble aussi que la prédilection de notre auteur pour le jazz obscurcit son jugement sur le rôle du jazz dans la vie des intellectuels américains.

Simone de Beauvoir n'ignorait pas l'existence du problème noir aux Etats-Unis; néanmoins la confrontation avec la réalité la bouleversa. Emportée par sa passion pour la justice, elle tonna contre la situation des noirs et décida de la faire connaître à ses compatriotes.⁵⁶ Elle se rendit compte, pourtant, qu'elle manquait d'expérience personnelle suffisante pour exposer le problème, et elle prit le parti de s'appuyer sur les ouvrages de Myrdal,⁵⁷ de Richard Wright⁵⁸ et de John Dollar.⁵⁹ Aux rares moments où elle osa une opinion personnelle, notre auteur fut tentée d'expliquer le problème noir, au moins en partie, par la jalousie sexuelle des blancs.

⁵⁶ L'Amérique au jour le jour, pp. 230, 231.

⁵⁷ Gunnar Myrdal, An American dilemma (New York: Harper, 1944).

⁵⁸ Richard Wright, Black Boy (New York: Harper, 1945).

⁵⁹ John Dollar, Caste and Class in a Southern Community (New York: Harper, 1949).

Ce procédé est habituel à Simone de Beauvoir. Elle se sert de l'ouvrage d'Agee, Let us Now Praise Famous Men (Boston: Houghton Mifflin, 1960) pour décrire la position des Blancs pauvres du sud, du livre de Philip Wylie, Generation of Vipers (New York: Farrar and Rinehart, 1942) pour exposer la position de la femme américaine.

Et quand on voit danser ces hommes, remarque-t-elle pendant la visite de Savoy, ... on comprend combien il peut entrer de la jalousie sexuelle dans la haine que leur portent les Américains blancs... Les blancs s'entêtent à croire et à dire que les noirs convoitent les femmes blanches... Ils ne font que camoufler une tout autre crainte: ils ont peur que les femmes blanches ne soient 'bestialement' attirées par les noirs.⁶⁰

Simone de Beauvoir ne s'aperçoit pas, apparemment, que cette affirmation contredit ses opinions sur la froideur sexuelle des Américains.⁶¹ Le livre de Myrdal, d'autre part, est une preuve suffisante que les Américains n'ont pas attendu Simone de Beauvoir pour prendre conscience du tragique du problème noir. D'innombrables blancs font de leur mieux pour résoudre ce problème. Simone de Beauvoir constate elle-même qu'il y a des étudiantes noires à Vassar "un des collèges les plus aristocratiques d'Amérique,"⁶² et que Princeton est la seule université du nord qui "demeure fidèle aux traditions du Sud et d'où les étudiants de couleur sont exclus."⁶³ En outre, comme l'a remarqué Claude Roy:

La nation qui compte les noirs les plus misérables et les plus asservis, compte aussi la plus dense et la plus digne élite de couleur - dont l'existence dément, une fois pour toutes, les mythes de la fatalité de race, des supériorités sans recours et des hiérarchies éternelles.⁶⁴

⁶⁰ L'Amérique au jour le jour, p. 42.

⁶¹ Voir les pages 39, 40 de cette étude.

⁶² L'Amérique au jour le jour, pp. 52, 53.

⁶³ Ibid., p. 290.

⁶⁴ Claude Roy: Clefs pour l'Amérique, p. 307.

L'indignation de Simone de Beauvoir est, sans doute, légitime; malheureusement elle ne nous apporte pas de réponses au problème qui est difficile à résoudre.

Une autre déception éprouvée par Simone de Beauvoir en Amérique, c'était la femme américaine. Cette femme a inspiré aux écrivains des réflexions tantôt admiratives, tantôt dédaigneuses.⁶⁵ Simone de Beauvoir, sur la foi de pareilles réflexions, s'était imaginée que les femmes d'Amérique l'étonneraient par leur indépendance. Femme américaine, femme libre, ces mots lui semblaient synonymes.⁶⁶

En fait, elle trouva que l'Amérique était un monde masculin,⁶⁷ que la femme en Amérique était un être dépendant et relatif, que les "college-girls" n'avaient guère d'autre souci que les hommes et que le célibat était beaucoup plus déconsidéré qu'en Europe.⁶⁸ Les toilettes des femmes l'étonnèrent par leur

⁶⁵Voir: Paul Bourget, Outre-mer (Paris: Librairie Droz, 1906), t. I, pp. 102-149.
 André Maurois, Conseils à un jeune Français partant pour les Etats-Unis, pp. 35, 36, 37.
 Jules Romains, Salsette Discovers America (New York: A.A. Knopp, 1942), Ch. 10.
 Philip Wylie, Generation of Vipers, Ch. V, XI.
 Maurice Bedel, Voyage de Jérôme aux Etats-Unis d'Amérique (Paris: Gallimard, 1953), pp. 23, 82, 84.

⁶⁶L'Amérique au jour le jour, p. 318.

⁶⁷La Force des Choses, p. 139.

⁶⁸L'Amérique au jour le jour, p. 318.

caractère violemment féminin, presque sexuel.⁶⁹ Mais surtout elle s'indigna que les femmes en Amérique faisaient le choix conscient et volontaire d'exister en être secondaire. Elle fut scandalisée que les femmes émancipées choisissent les unes de rester des femmes d'intérieur conformes au modèle traditionnel, les autres de dissiper leurs forces et leur temps en des activités stériles.

On voit que Simone de Beauvoir place la femme dans une perspective existentielle car ce n'est pas le désœuvrement qu'elle reproche à la femme américaine. Au contraire, elle remarque que dans tous les ménages de ses amis, la femme aussi travaille.⁷⁰ Seulement, "il ne faudrait pas croire que la simple juxtaposition du droit de vote et d'un métier soit une parfaite libération, le travail aujourd'hui n'est pas la liberté," lisons-nous dans Le Deuxième Sexe.⁷¹ En Amérique, nous dit notre auteur, il y a beaucoup de femmes qui écrivent, mais c'est un moyen de gagner de l'argent, ou un passe-temps analogue aux ouvrages

⁶⁹ A propos de toilettes, Simone de Beauvoir écrit: "Ces femmes qui en toute occasion revendiquent âprement leur indépendance, dont l'attitude à l'égard de l'homme est si facilement agressive, s'habillent cependant pour les hommes: ces talons..., ces plumes fragiles,... tous ces falbalas sont évidemment des parures destinées à souligner leur fémininité et à attirer les regards masculins." L'Amérique au jour le jour, p. 54.

⁷⁰ L'Amérique au jour le jour, p. 255.

⁷¹ Le Deuxième Sexe (Paris: Gallimard, 1949), t. II, p. 432.

de dame de naguère, plus souvent qu'une vraie vocation. "Dans les carrières que les femmes choisissent, écrit Simone de Beauvoir, elles cherchent ordinairement une affirmation d'elles-mêmes à travers une réussite sociale plutôt que l'accomplissement d'une oeuvre objective."⁷² La vraie liberté c'est celle qui se réalise par un projet positif.⁷³

La thèse de Simone de Beauvoir est claire. Une femme est ce qu'elle se fait. C'est dans ses projets qu'elle s'affirme concrètement comme sujet. La liberté dont jouissent les femmes américaines n'a pas de sens si elle ne les guide pas vers la transcendance et on ne peut pas se transcender qu'en ayant son activité propre.

Simone de Beauvoir crut voir en Amérique une intense lutte des sexes.⁷⁴ Selon notre auteur, chez le mâle américain cette lutte se traduit tantôt par la haine,⁷⁵ tantôt par "l'hostilité larvée à l'égard de la femme."⁷⁶ Elle remarque que "les clubs masculins refusent passionnément de s'ouvrir aux femmes; elles exigent trop d'attention et d'égards."⁷⁷ Chez la femme américaine, c'est le défi qui la caractérise dans ses rapports avec des hommes.

⁷²L'Amérique au jour le jour, p. 320. ⁷³Ibid., p. 319.

⁷⁴La Force de l'Age, p. 373. Claude Roy parle aussi "du grand combat des sexes" dans Clefs pour l'Amérique, p. 75.

⁷⁵La Force des Choses, p. 206.

⁷⁶La Force de l'Age, p. 373.

⁷⁷L'Amérique au jour le jour, p. 211.

"Que les Américaines ne soient pas vraiment sur un tranquille pied d'égalité avec les hommes, remarque-t-elle, leur attitude de revendication et de défi en est la preuve."⁷⁸ A son avis, les femmes américaines ont un besoin absolu de respect et d'attention; si elles estiment qu'on leur a manqué, elles se doivent de le manifester.⁷⁹ "C'est faute de s'oublier en faveur d'un but objectif, dit-elle, que l'Américaine s'entête dans une défense de ses supériorités qui cache mal un complexe d'infériorité."⁸⁰

Il est évident que l'auteur du Deuxième Sexe ne pouvait pas passer sous silence la question de la sexualité. Une déception de plus. "On ne voit pas d'amoureux dans les rues; dans les allées de Central Park, pas de couples enlacés, pas de lèvres jointes.... Les hommes s'enferment dans leurs clubs, les femmes se réfugient dans les leurs."⁸¹ Pour démontrer la froideur des Américains, notre auteur a recours aussi aux confidences de ses amis.

C'est un lieu commun chez les hommes de ce pays de dire que les femmes sont frigides; ... mais les hommes disent aussi volontiers les uns des autres qu'ils ne sont que de piètres amants. On dit aussi que c'est seulement à l'abri des

⁷⁸ L'Amérique au jour le jour, p. 319. Jules Romains dans Salsette Discovers America, remarque que les femmes regardant les hommes mesurent l'étendue de leur pouvoir, p. 117.

⁷⁹ L'Amérique au jour le jour, p. 262.

⁸⁰ Ibid., p. 320.

⁸¹ Ibid., p. 322.

vapeurs de l'alcool qu'hommes et femmes consentent à des aventures sexuelles.⁸²

Somme toute, les femmes américaines n'apparaissent ni comme des amantes, ni des amies, ni des compagnes.⁸³ D'amitié entre hommes et femmes, il n'en existe pas.⁸⁴

Bien entendu, la femme américaine n'est point du tout un modèle de perfection et de grâces, mais à travers les reproches que Simone de Beauvoir adresse aux femmes américaines apparaît une certaine animosité. Elle montre beaucoup de sévérité à leur égard, et, selon son propre aveu, préfère la compagnie des hommes, ce qui l'empêche d'ailleurs de connaître les femmes. La femme n'est pas décrite sous des traits odieux,

⁸²L'Amérique au jour le jour, p. 321. Il est intéressant de noter l'opinion de Paul Bourget, qui écrit: "Tous ceux qui ont étudié de près les jeunes Américains s'accordent à dire qu'ils sont, sur ce point, [sexualité] pareils aux jeunes Anglais, et plus froids encore." Outre-mer, t. I, p. 108. André Maurois remarque aussi que: "l'Américain est moins jaloux, moins exclusif que l'Européen." Conseils à un jeune Français partant pour les Etats-Unis, p. 40. Et Jean-Paul Sartre écrit à propos des Américains: "Il y a tous ces hommes et toutes ces femmes qui boivent avant de faire l'amour, pour fauter dans l'ivresse et sans mémoire." "Présentation". Situations, t. III, p. 129.

⁸³L'Amérique au jour le jour, p. 322.

⁸⁴Ibid., p. 321.

nous sommes loin de l'image qu'en trace Claude Roy.⁸⁵ Mais Simone de Beauvoir pratique volontiers l'ironie. La femme de Chaplin lui semble "écrasée par le poids de la gloire conjugale" et "garde cette attitude effacée et soumise des épouses arabes."⁸⁶ Les femmes à New York se promènent "le buste découvert jusqu'à la pointe des seins, le nombril à l'air."⁸⁷ Les étudiantes de Vassar College sont "vêtues comme des garçons et maquillées comme des grues."⁸⁸ Et ce n'est pas sans méchanceté qu'elle raconte son rendez-vous avec Elsa Maxwell: "Elle m'a fait lire, d'un air satisfait, dit-elle, la série d'âneries malveillantes qu'elle a débitées à ses lecteurs sur la vie intellectuelle de la France d'aujourd'hui."⁸⁹

Cependant, il ne s'agit ici ni de faire le procès à Simone de Beauvoir, ni de défendre l'Amérique. Mme de Beauvoir

⁸⁵ Voici comment Claude Roy décrit la femme américaine: "L'idole gorgée d'argent et sevrée de caresses, parée de vertus sans égales et abandonnée aux jeux irresponsables du thé, du club de dames et des journaux de cinéma, qui d'un regard arrache aux hommes leurs chapeaux dans l'ascenseur plus aisément qu'une parole aimable à l'heure du coucher, qui oscille entre l'idéal de la taupe qui fuit le mâle et celui de la mante religieuse qui le dévore, cette créature idéale et dérisoire, merveilleuse et pitoyable, qu'on pose sur un piédestal et qu'on y abandonne.!! Clefs pour l'Amérique, pp. 71-72.

⁸⁶ L'Amérique au jour le jour, p. 289.

⁸⁷ La Force des Choses, p. 176.

⁸⁸ L'Amérique au jour le jour, p. 52.

⁸⁹ Ibid., p. 169.

a droit à ses opinions et les Américains sont parfaitement capables d'entreprendre la défense de leur pays comme en témoignent les nombreux articles parus après la publication de L'Amérique au jour le jour.⁹⁰ Il s'agit de constater à quel point notre auteur fut conditionnée par ses lectures et de montrer l'ambiguïté de son attitude envers l'Amérique pendant ses premiers voyages.

Les déceptions de Simone de Beauvoir nous indiquent déjà le degré de son conditionnement, les clichés dont elle se sert le démontrent à merveille. Quand elle nous annonce que "le complexe d'infériorité n'est jamais bien loin"⁹¹ chez le mâle américain, que les Américains "sont avides de peintures anciennes,"⁹² que la femme du fermier "n'a jamais touché une vache du bout des doigts ni mis le pied dans la laiterie"⁹³ parce que le

⁹⁰ Voir Diane Trilling, "America Through Dark Glasses," Twentieth Century, July 1953, pp. 33-40.
 Joseph E. Baker: "How the French See America", Yale Review, Dec. 1957, pp. 239-253.
 William Phillips, "A French Lady in the Dark Continent", Commentary, XVI, No. 1, 1953, pp. 25-29.
 Mary McCarthy, "Mlle Gulliver en Amérique", The Humanist in the Bathtub, The New American Library of Canada Limited, 1964.
 Curtis Cate: Simone de Beauvoir, The Atlantic Monthly, CCX, No. 1, July 1962, pp. 67-71.

⁹¹ L'Amérique au jour le jour, p. 47.

⁹² Ibid., p. 49.

⁹³ Ibid., p. 165.

mari fait tout le travail, quand elle parle de l'optimisme américain,⁹⁴ elle ne fait que répéter les clichés. Simone de Beauvoir reconnaît elle-même ce conditionnement en disant à propos de la femme américaine:

Bien entendu la femme américaine est un mythe... Cependant, puisque tout le monde en parle en Amérique, et les hommes surtout, il y a certainement une vérité de ce mythe, et moi-même je sens bien que je m'y réfère souvent.⁹⁵

L'ambiguïté de son attitude envers l'Amérique est aussi évidente car malgré les déceptions, les indignations, malgré les reproches adressés aux Américains, le journal de notre auteur est plein de professions d'amour pour l'Amérique. Notons l'émotion avec laquelle elle décrit son départ de New York le 13 février 1947.

Je pars; je suis partie. J'ai le coeur aussi déchiré que si je quittais quelqu'un. Je ne croyais pas pouvoir tant aimer une autre ville que Paris.⁹⁶

Comme Jules Romains qui parle de "mon Amérique",⁹⁷ Simone de Beauvoir en rentrant à New York après son voyage à travers les Etats-Unis note dans son journal:

Il est 7 heures du matin et je sens dans mon coeur la même joie que les jours où je rentre à Paris après un voyage; je me retrouve dans ma ville.⁹⁸

⁹⁴ L'Amérique au jour le jour, pp. 115, 154.

⁹⁵ Ibid., p. 318.

⁹⁶ Ibid., p. 75.

⁹⁷ Jules Romains, Salsette Discovers America, p. 12.

⁹⁸ L'Amérique au jour le jour, p. 247.

Vers la fin de son séjour en Amérique, Simone de Beauvoir écrit en parlant des Etats-Unis: "je n'en suis plus éblouie, ni dé-
que; j'apprends, comme certains de ses enfants, à l'aimer dou-
loureusement."⁹⁹ Prête à quitter le pays elle résume ainsi son
attitude:

Ce pays contre lequel je me suis si souvent irritée, voilà
que je suis déchirée de le quitter... Il ne s'est guère
passé de jour que l'Amérique ne m'ait éblouie, guère de
jour qu'elle ne m'ait déçue... Je ne sais pas si je pour-
rais y vivre heureusement; je suis sûre que je la regret-
terai avec passion.¹⁰⁰

Ces professions d'amour, aussi bien que la beauté des
descriptions, la fraîcheur immédiate des impressions et leur
profusion contradictoire ont été remarquées par la critique
française, et M. Boisdeffre en a conclu que les descriptions
d'une grande beauté dans L'Amérique au jour le jour prouvent
que Simone de Beauvoir a aimé ce continent vertigineux.¹⁰¹

Le jugement plus nuancé de notre auteur même qui, à
la question "Aimez-vous l'Amérique?" avait l'habitude de répon-
dre "moitié-moitié"¹⁰² nous semble plus juste, car c'est pré-
cisément l'oscillation entre les deux poles qui caractérise
l'attitude de Simone de Beauvoir lors de ses premiers voyages

⁹⁹ L'Amérique au jour le jour, p. 265.

¹⁰⁰ Ibid., p. 369.

¹⁰¹ Pierre Boisdeffre, Une Histoire vivante de la litté-
rature d'aujourd'hui (Paris: Le Livre Contemporain, 1960), p. 157.

¹⁰² L'Amérique au jour le jour, p. 369.

en Amérique. Néanmoins, quels que fussent ses sentiments personnels, elle reconnut qu'à travers ce qu'elle aimait et ce qu'elle détestait, il y avait dans ce pays quelque chose de fascinateur, et, le jugeant selon les termes de la philosophie existentielle, elle vit en l'Amérique "une existence qui ne se consumerait pas à s'entretenir et qui pourrait s'employer tout entière à se dépasser."¹⁰³

¹⁰³ L'Amérique au jour le jour, p. 369.

CHAPITRE III

LE BOUC EMISSAIRE

L'examen des sentiments que Simone de Beauvoir éprouvait à l'égard de l'Amérique démontre que son hostilité envers les Etats-Unis ne se manifesta pas du jour au lendemain. Dans les années qui précèdent la guerre, on constate déjà la rancune contre l'Amérique. Elle date de ce temps où, malgré la promesse du Président Roosevelt de venir au secours des démocraties en cas d'attaque, les Etats-Unis ne se décidèrent pas à entrer en guerre bien que la Scandinavie fût attaquée par les Allemands.¹

Pendant la guerre, la dépendance de l'Europe de l'industrie des Etats-Unis, l'effort militaire de ce pays étouffèrent la critique. Il existait même en France un climat de bienveillance envers le pays qui devait apporter la liberté. Simone de Beauvoir partageait les sentiments des intellectuels de gauche, dont elle faisait partie, qui voyaient en l'Amérique un pays libérateur.²

La Libération apporta d'abord la liberté et la fraternité. Dans la mesure où l'Amérique sauvait la France d'une insupportable occupation allemande, Simone de Beauvoir lui était

¹ La Force de l'Age (Paris: Gallimard, Edition du Livre de Poche, 1960), p. 501.

² "Sartre comptait sur les tanks russes, sur les avions américains pour gagner la guerre." Ibid., p. 570.

reconnaissante de son intervention, mais elle ne garda pas longtemps le sentiment de la gratitude.

Simone de Beauvoir attendait que les Américains chassent Franco³ mais découvrit, au cours de son voyage au Portugal, que l'Amérique était en train de négocier l'achat de bases aériennes aux Açores.⁴ D'autre part, comme tous les Français d'ailleurs, elle fut surprise et indignée devant le traitement des prisonniers allemands. Elle s'étonnait de voir allouer aux Allemands la même ration qu'aux soldats américains. "Nous n'admettions pas, écrit-elle, que les prisonniers allemands fussent bien nourris tandis que la population française crevait de faim."⁵ Elle reprochait aussi aux Américains les morts qui avaient lieu aux camps, où le changement de régime tuait beaucoup de déportés.⁶ Quand, le 7 août, la bombe atomique tomba sur Hiroshima, notre auteur qualifia l'événement de "massacre révoltant"⁷ et constata que les sentiments des Français à l'égard de leurs sauveurs s'étaient refroidis depuis décembre.

Pourtant, la rancune contre les Américains ne diminua ni l'intérêt passionné que Simone de Beauvoir témoignait aux Etats-Unis, ni le désir de voyager dans ce pays. Quand l'occasion de visiter l'Amérique se présenta, elle la saisit avidement.

³La Force des Choses (Paris: Gallimard, 1963), p. 37.

⁴Ibid., p. 40.

⁵Ibid., p. 44.

⁶Ibid., p. 43.

⁷Ibid., p. 48.

Nous avons déjà souligné la nature contradictoire des sentiments de notre auteur envers les Etats-Unis à l'époque de ses voyages: elle détestait le capitalisme, le racisme, le manichéisme politique des Etats-Unis et affirmait, en même temps, qu'elle adoptait presque comme siennes son histoire, sa littérature et ses beautés.⁸

De retour à Paris, Simone de Beauvoir devait assister impuissante à la résurrection de l'ordre bourgeois.

Le rêve de rénovation nourri dans la Résistance, écrit Maurice Nadeau, et qui paraissait prendre corps à la Libération, s'évanouissait cinq ou six ans plus tard. Avec le consentement des nouvelles équipes dirigeantes les hommes d'autrefois reprenaient leur place, tandis qu'était replâtré l'ordre ancien.⁹

Simone de Beauvoir ressentit comme une défaite personnelle le retour triomphant de la domination bourgeoise.¹⁰

D'autre part, elle partageait le ressentiment de la gauche intellectuelle en face de la puissance accrue des Etats-Unis. Elle fut blessée par l'asservissement de la France qui acceptait l'idée d'une Europe soutenue par les U.S.A. Déjà lors de son voyage en Amérique, elle avait déploré l'arrogante condescendance avec laquelle les Américains parlaient de la France.

⁸ La Force des Choses, p. 139. (Elle voyagea en Amérique en 1947, 1948, et 1950.)

⁹ Maurice Nadeau, Le roman français depuis la guerre (Paris: Gallimard, 1963), p. 9.

¹⁰ La Force des Choses, p. 283.

Leur sympathie pour la France, écrit-elle, n'était pas douteuse, ils n'avaient pour leur propre pays aucune complaisance et pourtant c'est avec gêne que je les écoutais: c'était leur guerre qu'ils se racontaient, une guerre dont nous n'avions été que le prétexte un peu dérisoire, leurs scrupules à notre égard ressemblaient à ceux qu'un homme peut éprouver devant une faible femme ou une bête passive.¹¹

Maintenant la France se trouva membre du bloc atlantique et dut renoncer au rêve de la paix perpétuelle. Pleuven consentit à l'établissement de bases américaines en France, Eisenhower s'installa à Paris. Simone de Beauvoir déplorait cette infiltration de l'Amérique en France. Elle se souvint de la prophétie de Marie Girard que la défaite allemande, ce serait le triomphe de l'impérialisme anglo-américain¹² et voyait l'Europe colonisée par l'Amérique. "Les Américains occupaient en douce la France," écrit-elle.¹³

L'échec du "Rassemblement démocratique et révolutionnaire"¹⁴ démontra que, entre deux blocs, c'est-à-dire entre l'U.R.S.S. et les U.S.A., ou entre système socialiste et système capitaliste, aucune neutralité n'était possible. "Entre les deux blocs, remarque Simone de Beauvoir, il n'y avait

¹¹Les Mandarins (Paris: Gallimard, 1963), p. 523. Voir aussi L'Amérique au jour le jour (Paris: Gallimard, 1954), p. 45.

¹²La Force de l'Age, p. 618. ¹³La Force des Choses, p. 249.

¹⁴Rassemblement démocratique et révolutionnaire, l'organisation qui se donnait pour tâche de grouper toutes les forces socialistes non ralliées au communisme et d'édifier avec elles une Europe indépendante des deux blocs.

définitivement pas de troisième voie."¹⁵

Ainsi, pris entre deux forces hostiles et idéologiquement opposées, les intellectuels de gauche furent placés devant la nécessité de choisir entre deux avenir à défendre, selon les U.S.A. ou selon l'U.R.S.S. Considérant l'U.R.S.S. comme un moindre mal par rapport au capitalisme, Simone de Beauvoir accepta la lutte contre la droite et contre les Etats-Unis. Elle se dressa contre tous ceux dont les positions politiques n'étaient pas proches des siennes, et elle visa avec une particulière violence ceux des voyageurs français qui avaient du bien à dire des Etats-Unis. Ainsi, bien qu'elle eût négligé elle-même de se familiariser avec le syndicalisme aux Etats-Unis,¹⁶ elle s'indigna quand Altmann publia dans Franc-Tireur un reportage sur l'Amérique dont il définissait le système comme une "civilisation syndicaliste".¹⁷ Quand David Rousset rentra en France et raconta sa tournée aux U.S.A. en faisant l'apologie des dirigeants syndicalistes, de Mme Roosevelt et du libéralisme américain, Simone de Beauvoir protesta contre son tableau des Etats-Unis et déclara: "Il avait recueilli des flatteries, quelques subventions, et il avait retourné sa veste."¹⁷

¹⁵ La Force des Choses, p. 217.

¹⁶ Voir la préface de L'Amérique au jour le jour.

¹⁷ La Force des Choses, p. 193.

La guerre de Corée contribua beaucoup à intensifier le sentiment d'hostilité envers les Etats-Unis. La guerre menaçait de se métamorphoser en un conflit mondial. La panique qui suivit le passage du 36^e parallèle par les troupes américaines était, en grande partie, responsable de cette hostilité. Sartre s'obstina à maintenir que la guerre de Corée n'était pas une tactique communiste. "C'était un piège, écrit-il, dans lequel les armées coréennes du nord sont tombées."¹⁸ Dès ce moment, l'Amérique devint le bouc émissaire de la gauche intellectuelle qui lui reprochait de mener en Corée une guerre aussi atrocement raciste que celle engagée par les troupes françaises en Indochine.¹⁹ "Jamais nous n'avions plus violemment détesté l'Amérique,"²⁰ remarque Simone de Beauvoir. Son hostilité envers l'Amérique à cette époque est évidente dans l'observation qu'elle fit en voyant deux militaires américains entrer dans la salle à manger de l'hôtel de Chinon:

Nous les avions aimés, sept ans plus tôt, ces grands soldats kakis qui avaient l'air si pacifiques; écrit-elle, ils étaient notre liberté. Maintenant ils défendaient un pays qui d'un bout à l'autre de la terre soutenait la dictature et la corruption... Ce que signifiaient leurs uniformes, c'était notre dépendance et une menace mortelle.²¹

¹⁸ J.-P. Sartre, Merleau-Ponty vivant, p. 340. Cité par M.-A. Burnier, Les existentialistes et la politique (Paris: Galimard, 1966), pp. 80-81.

¹⁹ La Force des Choses, p. 252.

²⁰ Ibid., p. 251.

²¹ Ibid., pp. 272-273.

Elle va jusqu'à les identifier avec les occupants allemands. "Je me suis crue revenue au temps de l'occupation," remarque-t-elle en racontant cette épisode à Camus.²²

A l'époque du MacCarthyisme, Les Temps Modernes et son équipe, dont Simone de Beauvoir faisait partie, devinrent violemment anti-américains. La revue non seulement entreprit la défense des Rosenberg, mais elle mit en cause tout le système américain. L'éditorial des Temps Modernes de juillet 1953 consacré à l'assassinat des Rosenberg dénonça l'apathie des masses américaines, la police secrète, le totalitarisme, etc...

L'hostilité envers les Etats-Unis rapprocha Simone de Beauvoir des communistes.²³ Elle accepta la collaboration avec les communistes et participa à leurs côtés à l'action du Mouvement pour la Paix. "Le congrès du Mouvement de la Paix se tint à Helsinki: mon évolution politique m'avait amenée à désirer y prendre part," lisons-nous dans ses mémoires.²⁴

Les événements en Pologne et la révolution hongroise lui portèrent un coup.²⁵ Elle signa avec Sartre et d'autres écrivains

²² La Force des Choses, p. 279.

²³ Dans une interview recueillie par J. Rolland, Simone de Beauvoir déclare: "Je considère que les intellectuels de gauche doivent travailler avec les communistes." J.-F. Rolland, L'Humanité - Dimanche, 19 décembre 1954. Cité par M.-A. Burnier, op. cit., p. 100.

²⁴ La Force des Choses, p. 346.

²⁵ Ibid., p. 385.

une protestation contre l'intervention russe que fit paraître l'Observateur.²⁶ Après les déceptions apportées par les événements en Hongrie et en Pologne, on aurait pu s'attendre à ce que ces déceptions fassent diminuer la haine que notre auteur ressentait envers l'Amérique; le contraire est pourtant vrai. Simone de Beauvoir continua à penser que "le socialisme, même défiguré, impur, est aujourd'hui l'unique chance des hommes."²⁷ Elle réaffirma son adhésion au socialisme et déclara que depuis la guerre de Corée son aversion pour l'Amérique n'avait pas diminué.²⁸

Cela ne veut pas dire que Simone de Beauvoir ne s'intéressait plus à l'Amérique. Elle continuait à lire les livres où les Américains analysaient leur société: The Lonely Crowd de Riesman, The Organization Man de Whyte, The Exurbanites de Spectorsky et sur la foi de leurs écrits elle déclara: "Ce pays, naguère épris d'individualisme... était devenu un peuple de moutons."²⁹ En commentant la position de la presse américaine, elle écrit:

La plupart des journaux de gauche avaient disparu. La Nation, New Republic ne préservaient qu'avec parcimonie quelque indépendance d'esprit. Le New Yorker était devenu aussi bien pensant que Partisan Review... Quant au fanatisme anti-

²⁶ La Force des Choses, p. 382.

²⁷ Ibid., p. 383.

²⁸ Ibid., p. 395.

²⁹ Ibid., pp. 394, 395.

communiste des Américains, jamais il n'avait été plus virulent. Purgés, procès, inquisitions, épurations, les principes mêmes de la démocratie étaient reniés... A l'extérieur, l'Amérique soutenait à coups de dollars, contre les revendications populaires, des hommes qui lui étaient vendus... Si des voix s'élevaient pour dénoncer cette politique, on les étouffait: je n'en entendais aucune.³⁰

Simone de Beauvoir trouva même nécessaire de reviser ses jugements sur les écrivains américains dont elle avait tant admiré les oeuvres. Il lui suffit une page de ses mémoires pour les exécuter tous. Steinbeck "avait sombré dans le patriotisme et la niaiserie,"³¹ "le talent de dos Passos s'était tari depuis qu'il s'était rallié aux valeurs occidentales,"³¹ "Faulkner racontait..sous le couvert d'une histoire de soldat la passion du Christ; quelle rengaine!"³¹ "Il se déclarait solidaire des Blancs, même s'il fallait descendre dans la rue et tirer sur des Noirs".³¹ Richard Wright, son ancien ami, avec qui elle n'était plus politiquement d'accord, "semblait se désintéresser de la littérature."³¹ Hemingway qui était rapidement sorti du nihilisme moral de ses premières oeuvres, l'irrita par son "narcissisme senile";³² de plus, elle découvrit, avec l'aide de Lannan, que Le Soleil se lève aussi était entaché de racisme. "Bref, remarque-t-elle, en littérature comme ailleurs, rien de l'Améri- que ne me touchait plus, sinon son passé."³³

³⁰ La Force des Choses, p. 395.

³¹ Ibid., p. 396.

³² Ibid., p. 321.

³³ Ibid., p. 397.

L'attitude de Simone de Beauvoir changea même à l'égard du cinéma américain, cette grande passion d'autrefois. Elle nous raconte que Gary Cooper dans Le Train sifflera trois fois, Marilyn Monroe dans Rivière Sans Retour, les bagarres de Shane l'avaient tenue en haleine, mais que "la plupart du temps, les Américains gâchaient maintenant ce genre de film en le chargeant d'un "message politique".³⁴

Le problème algérien et la lutte contre le gaullisme, en prenant une importance croissante dans la vie de Simone de Beauvoir, contribuèrent à détacher notre auteur de l'Amérique. Le chauvinisme qui avait gagné l'immense majorité des Français lui découvrit la profondeur de leur racisme. Simone de Beauvoir, qui avait attaqué avec violence le racisme américain, avait honte de se trouver, en tant que Française, le complice de l'attitude raciste. Elle se rangea, sans réserve, dans le camp des adversaires du racisme. Selon son propre aveu, elle se trouva obligée à ce moment de mobiliser ses émotions.³⁵ Elle déployait son énergie en faveur de l'indépendance de l'Algérie. Elle militait dans les comités antifascistes. Elle participa à l'agitation antigauilliste de l'été 1958. La lutte contre la droite la rapprocha du monde socialiste qui faisait maintenant partie de son univers. Elle voyagea à Cuba, à l'U.R.S.S., en

³⁴La Force des Choses, p. 344.

³⁵Ibid., p. 531.

Tchécoslovaquie.

Pourtant, une fois encore, Simone de Beauvoir fut destinée à se retrouver en Amérique. Elle s'arrêta à New York entre deux vols lors de son voyage à Cuba. Il ne subsistait rien de l'enivrement de son premier voyage. New York, "ma ville"³⁶ d'autrefois, lui paraissait "morne et presque pauvre; les passants étaient mal habillés et semblaient s'ennuyer"³⁷.

Le contraste qui en 1947 opposait le luxe américain à la misère européenne n'existait plus; écrit-elle, et je ne voyais plus les U.S.A. d'un même oeil; c'était encore le pays le plus prospère de la terre, mais non plus celui qui forgeait l'avenir; les gens que je croisais n'appartenaient pas à l'avant-garde de l'humanité, mais à une société sclérosée par "l'organisation", intoxiquée par des mensonges, et que le rideau de dollars coupait du monde: tel Paris en 1945, New York m'apparaissait comme une Babylone déchue.³⁷

Ainsi l'attitude de Simone de Beauvoir envers l'Amérique dans les années 1948-1963 fut profondément marquée par les événements qui se déroulaient en France et par la lutte que l'équipe des Temps Modernes avait menée contre les forces de droite. La haine qu'elle porta à la bourgeoisie française s'étendit sur le pays qui soutenait l'ordre bourgeois. Emportée par ses passions politiques et ses partis pris, Simone de Beauvoir se détourna du pays dont la littérature, le cinéma, l'histoire avaient nourri sa jeunesse, le pays où elle avait connu l'amitié et l'amour et elle refusa à l'Amérique la justice d'un jugement non-partisan.

³⁶ L'Amérique au jour le jour, p. 247.

³⁷ La Force des Choses, p. 516.

CONCLUSION

L'étude de l'évolution de la pensée de Simone de Beauvoir nous amène à constater que les rapports de notre auteur avec l'Amérique ne relèvent d'aucun accident, mais, au contraire, constituent une partie intégrante de sa vie.

Jeune fille en révolte contre le cadre étriqué et le conformisme du milieu bourgeois, elle frôle l'avant-garde de la jeunesse française qui témoigne d'un vif intérêt pour la culture d'outre-mer. La littérature américaine, le cinéma, le jazz sont en vogue quand Simone de Beauvoir commence sa vie indépendante. L'absence d'une philosophie évoluée, l'apolotisme, l'individualisme farouche, la joie de vivre, le désir de "tout embrasser et de témoigner de tout"¹ caractérisent Simone de Beauvoir à cette période de sa vie. Elle veut parcourir le monde entier "sans manquer une prairie ni un bosquet"² et l'Amérique fait partie de l'univers qu'elle rêve d'explorer.

Entre 1929 et 1939 s'effectue le passage de la jeunesse à la maturité. Simone de Beauvoir n'est plus une jeune fille révoltée, mais une jeune intellectuelle de gauche. Elle subit l'influence de Sartre et épouse la philosophie existentielle. Elle prend conscience de la situation mondiale, de sa

¹ La Force de l'Age (Paris: Gallimard, Edition du Livre de Poche, 1960), p. 30.

² Ibid., p. 107.

propre position dans la société et de ses responsabilités.

A partir de 1930, écrit Sartre, la crise mondiale, l'avènement du nazisme, les événements de Chine, la guerre d'Espagne nous ouvrirent les yeux; il nous parut que le sol allait manquer sous nos pas et, tout à coup, pour nous aussi le grand escamotage historique commença; ... notre vie d'individu, qui avait paru dépendre de nos efforts, de nos vertus et de nos fautes, de notre chance et de notre malchance, du bon et du mauvais vouloir d'un très petit nombre de personnes, il nous semblait qu'elle était gouvernée jusque dans ses plus petits détails par des forces obscures et collectives... Du coup nous nous sentîmes brusquement situés.³

Cette prise de conscience incite Simone de Beauvoir à renoncer à son isolement mais c'est au niveau de l'effort littéraire qu'elle conçoit son engagement.⁴ Son attitude envers l'Amérique subit une transformation. L'engouement de sa jeunesse cède place à l'attitude critique.

Nous pensions à l'Amérique, écrit-elle, comme au pays où triomphait le plus odieusement l'oppression capitaliste; nous détestions en elle l'exploitation, le chômage, le racisme, les lynchages. Néanmoins, par delà le bien et le mal, la vie avait là-bas, quelque chose de gigantesque et de déchaîné qui nous fascinait.⁵

On voit que malgré la critique, l'Amérique n'a pas encore perdu son charme aux yeux de Simone de Beauvoir. Elle ne met pas en question, non plus, la littérature américaine. Au contraire, l'influence de John dos Passos et d'Hemingway s'accuse

³Jean-Paul Sartre, Qu'est-ce que la littérature? (Paris: Gallimard, 1948), p. 257.

⁴La Force de l'Age, p. 414.

⁵Ibid., p. 161.

dans L'Invitée⁶ qu'elle avait commencée en 1938. Françoise est décrite "à distance dans un style imité encore une fois de celui de John dos Passos",⁷ et à propos de l'influence d'Hemingway, Simone de Beauvoir écrit:

J'ai aussi cherché à imiter, comme lui, le ton et le rythme du langage parlé sans craindre les redites et les futilités. Pour le reste, j'ai accepté - à l'instar des Américains - un certain nombre de conventions traditionnelles...Au moment où j'écrivais L'Invitée, je ne les mettais pas en question.⁸

La deuxième guerre mondiale précipite Simone de Beauvoir de son bonheur personnel dans le malheur commun. Elle abandonne sa position d'avant-guerre. Elle renonce à son individualisme, à son antihumanisme et apprend la solidarité.⁹ "Je savais à présent, écrit-elle, que mon sort était lié à celui de tous; la liberté, l'oppression, le bonheur et la peine des hommes me concernaient intimement."¹⁰ Elle décide de ne plus se tenir à l'écart de la vie politique. Elle prend parti contre la collaboration et s'inscrit au C.N.E.¹¹ A cette époque, l'Amérique lui apparaît comme un pays ami dont elle attend la libération.

⁶Simone de Beauvoir, L'Invitée (Paris: Gallimard, 1943).

⁷La Force de l'Age, p. 365.

⁸Ibid., pp. 396, 397.

⁹Ibid., p. 413.

¹⁰La Force des Choses (Paris: Gallimard, 1963), p. 14.
Voir aussi La Force de l'Age, p. 541.

¹¹C.N.E. - Comité National des Ecrivains qui rassemblait les écrivains libres et leur offrait un moyen d'expression qui fut Les Lettres Françaises. (Le premier numero parut le 20 septembre 1942).

Après la libération, Simone de Beauvoir envisage l'avenir avec confiance. Elle accepte l'idée de l'engagement dans la vie collective et, comme toute la gauche intellectuelle, croit prochain l'établissement d'un ordre socialiste en France. La fin de la guerre ouvre les frontières. De nouveau il devient possible d'explorer le monde et Simone de Beauvoir, fidèle à sa déclaration "Voyager: ç'avait toujours été un de mes désirs les plus brûlants",¹² fait son premier voyage aux Etats-Unis.

Nous avons déjà constaté l'ambiguïté de l'attitude de notre auteur lors de sa première rencontre avec l'Amérique. Simone de Beauvoir semble souligner cette ambiguïté en nous donnant deux versions différentes du mobile qui la poussa à écrire son reportage sur les Etats-Unis.¹³ Elle nous dit qu'il y avait une énorme différence entre l'idée qu'elle se faisait de l'Amérique et sa vérité et que c'était ce décalage qui l'incita à raconter ses découvertes,¹⁴ mais elle écrit aussi: "Je n'avais pas pu me résoudre à me détacher de l'Amérique, je tentai de prolonger mon voyage par un livre."¹⁵ La déception, la nostalgie; ces deux mots ne jurent-ils pas

¹² La Force de l'Age, p. 94.

¹³ L'Amérique au jour le jour.

¹⁴ La Force de l'Age, p. 42, note.

¹⁵ La Force des Choses, p. 143.

ensemble? On comprend bien pourquoi Francis Jeanson écrit, dans son livre sur Simone de Beauvoir: "Je ne connais personne qui soit à ce point capable, à quelques pages de distance, de se répéter en ayant l'air de se découvrir (ou de se contredire sans paraître s'en aviser). Une manière de procéder qui se retrouve aussi bien dans un reportage sur les Etats-Unis que dans trois volumes autobiographiques."¹⁶

Il nous semble que la déception et la nostalgie, bien que contradictoires, font partie du même tableau que nous devons regarder de deux points de vue différents. Plusieurs déceptions de Simone de Beauvoir se comprennent quand on les considère à la lumière de la philosophie existentielle, de ses convictions politiques et du conditionnement. La nostalgie d'autre part relève, nous semble-t-il, de la vie personnelle et du tempérament de notre auteur.

Nous avons montré dans quelle mesure Simone de Beauvoir avait été conditionnée à voir en l'Amérique un pays tout autre que celui que la réalité allait lui faire connaître. Elle vint en Amérique pour vérifier ses idées préconçues, pour voir New York, qu'elle imaginait "d'après Paul Morand,"¹⁷ et Chicago

¹⁶ Francis Jeanson, Simone de Beauvoir, ou l'Entreprise de vivre (Paris: Editions du Seuil, 1966), p. 109.

¹⁷ La Force des Choses, p. 57.

d'après Farrell.¹⁸ D'autre part, elle vit l'Amérique à partir de certaines positions auxquelles elle tenait avec entêtement. On comprend la justesse de l'observation d'André Maurois qui écrit:

En Europe, lorsque tu reviendras d'Amérique, nul ne te demandera ce que tu as vu; on te dira ce que tu aurais dû voir. Les Européens se tiennent pour experts en tous sujets; ils refusent d'entendre ce qui ne satisfait pas leurs passions.¹⁹

Or, Simone de Beauvoir vit ce qu'elle "aurait dû" voir; le théâtre chinois, Sammy's, les abattoirs, la Bowery, Hollywood, Harlem, etc., etc., mais elle traversa l'Amérique sans visiter une seule usine, sans entrer en contact avec les ouvriers, sans pénétrer dans les hautes sphères où s'élaborent la politique et l'économie des Etats-Unis.²⁰ Son orientation politique la poussa à rechercher le milieu d'avant-garde, les intellectuels de gauche dont les représentants avaient une attitude négative et attaquaient la civilisation américaine.²¹ La tendance à voir l'Amérique par les yeux de ses amis est à l'origine de ses déceptions.

¹⁸ L'Amérique au jour le jour (Paris: Gallimard, 1954), p. 97. Farrell, Studs Lonigan (New York: The Modern Library, 1938).

¹⁹ André Maurois, Conseils à un jeune Français partant pour les Etats-Unis (Paris: La Jeune Parque, 1938), pp. 61, 62.

²⁰ L'Amérique au jour le jour, p. 318.

²¹ "La truculence satirique de L.W. est exceptionnelle, remarque Simone de Beauvoir à propos d'un de ses amis, mais cette attitude critique m'est familière, elle est commune à tous mes amis américains." L'Amérique au jour le jour, p. 264.

La déception que Simone de Beauvoir éprouva à l'égard de la femme américaine s'explique, en partie, par les sources de ses renseignements. Les opinions sur la femme américaine viennent d'un ouvrage de Philip Wylie, dont le titre Generation of Vipers est déjà révélateur et des journaux féminins où notre auteur a lu "de longs articles sur l'art de la pêche, de la chasse au mari, sur l'art de prendre un homme au piège."²² Le parti pris philosophique est aussi en évidence car Simone de Beauvoir était en train d'écrire Le Deuxième Sexe quand elle décida de raconter ses voyages en Amérique.²³ Certaines réflexions sur la position de la femme américaine se glissèrent dans le reportage.²⁴ Puis, comme l'a remarqué André Maurois, Simone de Beauvoir érige son expérience personnelle en règle universelle.²⁵ Puisqu'elle avait refusé de vivre elle-même en être relatif et avait fait le choix d'être écrivain, elle se sent déçue quand elle constate que les femmes américaines ne se montrent pas prêtes à suivre son exemple.

La formation intellectuelle de Simone de Beauvoir joua

²² L'Amérique au jour le jour, Préface.

²³ La Force des Choses, p. 143.

²⁴ Voir Le Deuxième Sexe, t. II, pp. 117, 130, 273, 302, 345, 373, 463, 466.

²⁵ André Maurois, "Simone de Beauvoir n'a pas encore gagné sa guerre", Figaro Littéraire, jeudi, le 21 octobre 1965.

un rôle dans ses déceptions. Habituee au dogmatisme philosophique, elle ne pouvait pas comprendre le pragmatisme américain. "Pour nous, Français, écrit Duhamel, tout acte de foi, tout hymne d'amour commence par de nettes définitions."²⁶ Or, les Américains, au lieu d'ériger en principe certaines idées, de les élaborer longuement pendant d'interminables discussions, accomplissent des merveilles techniques du jour au lendemain. Ce que Simone de Beauvoir attaque comme "l'inertie, l'absence de toute motivation intérieure" etc., etc. n'est qu'une forme de mentalité différente. Elle admet son incompréhension en disant que le citoyen américain déconcerte profondément l'Européen moyen, on avoue qu'on ne le comprend pas.²⁷

Parfois on se demande s'il s'agit vraiment d'une déception ou d'un désir de donner un certain éclairage au tableau qu'elle peint. Francis Jeanson remarque dans son étude sur Simone de Beauvoir que les nombreuses pages qui visent les difficultés de la société américaine ne sont pas intégrées à l'ensemble du livre²⁸ et il se demande si Simone de Beauvoir ne veut pas "tirer de soi de temps à autre, afin de sacrifier aux légitimes préoccupations de ses lecteurs de gauche, quelque

²⁶ Georges Duhamel, Civilisation Française (Paris: Librairie Hachette, 1944), p. 1.

²⁷ Simone de Beauvoir, "Le Mythe et les Ecrivains", Les Temps Modernes, No 40, février 1949, p. 213.

²⁸ L'Amérique au jour le jour.

morceau de bravoure en forme d'analyse politico-sociale."²⁹ Il ajoute qu'il n'en croit rien, mais la remarque est significative surtout si on se souvient que Simone de Beauvoir avoue que le but de ces pages est d'éclairer ses concitoyens.³⁰

Quelles qu'en fussent les raisons, Simone de Beauvoir connut des déceptions, mais elle connut aussi des éblouissements. Le voyage aux Etats-Unis ne ressemblait guère aux autres voyages. "D'ordinaire, écrit-elle, voyager c'est tenter d'annexer à mon univers un objet neuf... mais aujourd'hui c'est différent: il me semble que je vais sortir de ma vie,... quelque chose va se dévoiler, un monde si plein, si riche, si imprévu que je connaîtrai l'extraordinaire aventure de devenir moi-même une autre."³¹ Simone de Beauvoir vint en Amérique chercher "cette plénitude qu'on ne connaît guère que dans l'enfance ou dans la première jeunesse";³² elle s'attendait à "une révélation"³³ qui s'accomplirait par-delà les limites de sa propre existence et l'Amérique ne trahit pas cette promesse. "De temps à autre, écrit-elle, j'ai connu à New York cette plénitude qui donne à l'âme délivrée la contemplation d'une pure

²⁹ Francis Jeanson, Op.cit., p. 83.

³⁰ La Force de l'Age, p. 421, note.

³¹ L'Amérique au jour le jour, p. 11

³² Ibid., p. 21.

³³ Ibid., p. 22.

Idée: c'est là le plus grand miracle de ce voyage et jamais il n'a été plus éblouissant qu'aujourd'hui."³⁴ Elle trouva aussi la plénitude dans la générosité de l'espace, la beauté de la nature, la chaleur des rapports humains, dans l'amour enfin. C'est de cet aspect de ses rapports avec l'Amérique que provient la nostalgie si poignante de son "jamais" des derniers moments à Chicago qui nous touche comme un soupir.

Chicago scintillait sous de fines mousselines grises, jamais elle ne m'avait paru si belle. Je marchais en somnambule entre les deux hommes, pensant: "Jamais, je ne la reverrai. Jamais ..."³⁵

Si à l'époque de ses voyages en Amérique Simone de Beauvoir donnait alternativement la parole à des tendances contradictoires, à partir de 1950 elle se dresse définitivement contre l'Amérique. Nous nous sommes déjà attardés sur les causes de cette attitude et nous avons souligné l'importance prise dans sa vie par une dimension historique de plus en plus décevante. Parmi les circonstances qui déterminèrent l'évolution de la pensée chez Simone de Beauvoir, nous avons signalé son adhésion au mouvement politique des intellectuels de gauche. On pourrait même insister que ce fut la politique qui transforma Simone de Beauvoir en ennemie de l'Amérique et qui empoisonna ses rapports avec les Américains. Elle n'hésite pas à déclarer que "chez

³⁴L'Amérique au jour le jour, p. 43.

³⁵La Force des Choses, p. 249.

beaucoup d'écrivains, c'est aussi leur attitude politique qui me les fait aimer ou détester."³⁶

Simone de Beauvoir est restée fidèle aux catégories majeures selon lesquelles s'ordonnait l'univers de son enfance: le Bien et le Mal.³⁷ "Sur le plan politique en tous cas, remarque-t-elle, je reste manichéiste."³⁸ Ce manichéisme politique inspire toutes ses réactions et explique le radicalisme de ses opinions. En rangeant l'Amérique du côté des méchants, Simone de Beauvoir la tient responsable de toutes ses déceptions dans le domaine politique, philosophique et personnel.

A la suite de la guerre en Algérie, Simone de Beauvoir se trouve fortement engagée dans le mouvement politique. Nous n'entendons pas examiner ici l'activité politique de notre auteur.³⁹ Ce qui est important à noter, c'est que cet engagement la rapproche des pays socialistes et la détache de l'Amérique. L'Amérique n'est plus "un champ de bataille",⁴⁰ et Mme de Beau-

³⁶ Madeleine Gobeil, Interview dans Paris-Review, juin 1965, cité par Serge Jullien Caffié, Simone de Beauvoir (Paris: Gallimard, 1966), p. 214.

³⁷ Mémoires d'une Jeune Fille Rangée, p. 18.

³⁸ Entretiens avec Simone de Beauvoir dans Francis Jeanson, Opacit. Sep. 27. 4. 1966, p. 276.

³⁹ Sur l'activité politique de Simone de Beauvoir voir Michel-Antoine Burnier, Les Existentialistes et la politique (Paris: Gallimard, 1966).

⁴⁰ L'Amérique au jour le jour, p. 376.

voir ne se passionne plus "pour le combat qu'elle livre en elle-même et dont l'enjeu récuse toute mesure."⁴⁰ Le champ de bataille est à présent ailleurs: en Chine, à Cuba, en Russie, en Algérie. Simone de Beauvoir met sa plume et sa pensée au service des forces qu'elle croit progressives. Elle lutte pour l'indépendance de l'Algérie et contre le gaullisme. En compagnie de Sartre, elle se rend au Brésil pour y présenter le visage de ceux qui, en France, étaient opposés à la guerre d'Algérie. Convaincue de la nécessité de nouer des alliances avec les pays socialistes, elle voyage en Russie et à Cuba.

L'oeuvre de Simone de Beauvoir n'est pas encore terminée, mais nous n'avons aucune raison de croire qu'elle va changer ses convictions politiques et par conséquent son attitude envers les Etats-Unis. Quoi qu'il en soit, l'avenir n'efface pas le passé et c'est au passé de Simone de Beauvoir, à ses colères et ses éblouissements que nous devons ce tableau tantôt irritant, tantôt enchanteur qu'elle a ajouté à la longue galerie de portraits de l'Amérique.

⁴⁰ L'Amérique au jour le jour, p. 376.

BIBLIOGRAPHIE

A - OUVRAGES DE SIMONE DE BEAUVOIR

- L'Invitée. Paris: Gallimard, 1943.
- Le Sang des Autres. Paris: Gallimard, 1945.
- Tous les Hommes sont Mortels. Paris: Gallimard, 1946.
- Le Deuxième Sexe. Paris: Gallimard, 1949.
- "Le Mythe de la Femme et les Ecrivains". Les Temps Modernes,
No 39 (déc. 1948 - jan. 1949), no 40 (fév. 1949).
- L'Amérique au jour le jour. Paris: Gallimard, 1954.
- Les Mandarins. Paris: Gallimard, 1954.
- Mémoires d'une Jeune Fille Rangée. Paris: Gallimard, 1958.
- La Force de l'Age. Paris: Gallimard, 1960.
- La Force des Choses. Paris: Gallimard, 1963.

B - OUVRAGES CITES OU CONSULTES

- Allard, Christophe. Promenade au Canada et les Etats-Unis.
Paris: Didier, 1878.
- Bedel, Maurice. Voyage de Jérôme aux Etats-Unis d'Amérique.
Paris: Gallimard, 1953.
- Boisdeffre, Pierre de. Une histoire vivante de la littérature
d'aujourd'hui. Paris: Le Livre Contemporain, 1960.
- _____. Métamorphose de la littérature. Essais de psychologie
littéraire. 2 vol. Paris: Alsatia, 1963.
- Bourget, Paul. Outre-mer. 2 vol. Paris: Librairie Droz, 1906.
- Brodin, Pierre. Les écrivains américains de l'entre-deux guerres.
Paris: Horizons de France, 1946.
- Burnier, M.-A. Les Existentialistes et la politique. Paris:
Gallimard, 1966.

- Butor, Michel. Mobile. Paris: Gallimard, 1962.
- Bryce, James. The American Commonwealth. New York: The Macmillan Co., 1915.
- Chapsal, Madeleine. Les Ecrivains en personne. Paris: Julliard, 1960.
- Chevalier, Michel. Lettres sur l'Amérique du Nord. 2 vol. Paris: Librairie de Charles Gosselin, 1836.
- Chinard, Gilbert. L'Amérique et le rêve exotique. 3 vol. Paris: Librairie Droz. 1934.
- Duhamel, Georges. Civilisation Française. Paris: Librairie Hachette, 1944.
- Gennari, Geneviève. Simone de Beauvoir. Paris: Ed. Universitaires, 1958.
- Jeanson, Francis. Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre. Paris: Editions du Seuil, 1966.
- Jourda, Pierre. L'exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand. 2 vol. Paris: Presses Universitaires de France, 1956.
- Julienne-Caffié, Serge. Simone de Beauvoir. Paris: Gallimard, 1966.
- Kazin, Alfred. Contemporaries. Boston: Little, Brown, 1962.
- McCarthy, Mary. "Mlle Gulliver in America", The Humanist in the Bathtub. Toronto: The New American Library of Canada Limited, 1964.
- Mauriac, Claude. L'Amour du Cinéma. Paris: Editions Albin Michel, 1954.
- Maurois, André. Conseils à un jeune Français partant pour les Etats-Unis. Paris: La Jeune Parque, 1938.
- Morand, Paul. New York. Paris: Flammarion, 1930.
- Nadeau, Maurice. Le roman français depuis la guerre. Paris: Gallimard, 1963.

- Romains, Jules. Salsette Discovers America. New York: A.A. Knopp, 1942.
- Roy, Claude. Clefs pour l'Amérique. Paris: Gallimard, 1949.
- Sadoul, George. Histoire du cinéma mondial. Paris: Flammarion, 1949.
- Sand, George. Mauprat. Paris: Calmann-Levy, 1874.
- Sartre, Jean-Paul. "Individualisme et conformisme aux Etats-Unis." Situations. 7 vol. Paris: Gallimard, 1949, t. III.
- _____. "Présentation". Situations. 7 vol. Paris: Gallimard, 1949, t. III.
- _____. Qu'est-ce que la littérature? Paris: Gallimard, 1948.
- Ségur, Le Comte de. Mémoires. Paris: Alexis Eymery, Libraire-Editeur, 1824.
- Tocqueville, Alexis de. Democracy in America. 2 vol. London: Saunders and Otley, 1838.
- Tuckerman, Henry T. America and her Commentators. New York: Antiquarian Press Ltd., 1961.
- Wylie, Philip. Generation of Vipers. New York: Farrar and Rinehart, 1942.

C - PERIODIQUES

- Algren, Nelson. "The question of Simone de Beauvoir," Harper's Magazine, CCXXX, No. 1380 (May, 1965), pp. 134-136.
- Artaud, Antonin. "Les frères Marx au cinéma du Panthéon," Nouvelle Revue Française, 1932, t. 38, pp. 151-158.
- Baker, Joseph E. "How the French See America," The Yale Review, XLVII (2 Dec., 1957), pp. 239-253.
- Cate, Curtis. "Simone de Beauvoir," Atlantic Monthly, CCX, No. 1 (July, 1962), pp. 67-71.
- Etiemble, R.A. "Au choix! Messieurs! Au choix!" Les Temps Modernes, No 39 (déc. 1948 - jan. 1949), pp. 126-138.

Laurent, Jacques. "Paul et Jean-Paul," La Table Ronde (février 1951), pp. 22-53.

Maurois, André. "Simone de Beauvoir n'a pas encore gagné sa guerre," Le Figaro Littéraire (21 octobre 1965), p. 14.

Phillips, William. "A French lady on the dark continent," Simone de Beauvoir's impressions of America. Commentary, XVI, No 1 (1953), pp. 25-29.

Trilling, Diana. "America through dark glasses," Twentieth Century, CLIV, No. 917 (July, 1953), pp. 33-40.